

Karin Hann

Raison souveraine

Roman historique

éditions du
ROCHER



Raison souveraine

Du même auteur

Aux éditions du Rocher

Les Lys pourpres, 2012.

Les Venins de la Cour, 2013.

Marcel Pagnol, Un autre regard, 2014.

Chez d'autres éditeurs

Althéa ou la Colère d'un roi, Robert Laffont, 2010,
prix spécial du jury du Salon d'Ile-de-France 2011.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Docile et résignée, elle subit l'agitation fébrile du roi qui frottait à présent son sexe contre le sien. Il transpirait beaucoup, bien que rien de plus ne se passât.

Alors, son appréhension diminua.

Elle n'avait pas eu mal et Louis était gentil. Sa respiration s'était un peu accélérée et Anne pensa que quelque chose se préparait, mais attendit en vain. Louis paraissait las et le rythme de ses frottements décrivit progressivement. Il s'immobilisa un long moment, comme assoupi sur elle, puis reprit ses mouvements désordonnés avant de la baiser légèrement sur la bouche en lui souhaitant bonne nuit. Il s'affala alors auprès d'elle et s'endormit.

Annese blottit sur le côté et sentit des larmes couler sur ses joues, de fatigue et de soulagement.

Cette journée mémorable s'achevait enfin.

Elle était reine, mais elle n'était pas femme. Toutefois, dans l'ignorance qui était la sienne, cette réalité ne l'effleura pas.

C'est pourquoi le sommeil la cueillit en un sentiment de devoir accompli.

*
* *
*

Deux heures avant minuit, le roi regagna ses appartements et fut examiné par le sieur Héroard, en charge de la santé de Sa Majesté, qui lui demanda de soulever sa chemise de nuit. Le jeune homme s'exécuta en soupirant.

– Tout s'est passé selon vos souhaits, sire ? s'enquit le praticien en allant s'asseoir devant un petit bureau.

– J'ai un peu dormi, mais fait deux fois* avec mon épouse, répondit Louis d'un ton neutre.

À la lueur d'une chandelle, le médecin trempa sa plume dans l'encrier et consigna l'information dans son registre, ajoutant qu'« *il y parai[ssait], le guillery étant rouge** ».

– La reine a-t-elle apprécié ?

– Je lui ai demandé si elle le voulait bien et elle m'a affirmé qu'elle le voulait bien*. Maintenant, je m'en vais finir ma nuit, puisque tout cela va comme il faut, ajouta-t-il en bâillant avant de disparaître dans la pièce attenante.

Le lendemain, Marie de Médicis questionna les deux nourrices, lesquelles assurèrent que le mariage avait été consommé, ce que confirma le médecin de Sa Majesté.

– Parfait ! Cette union est valide devant Dieu et devant les hommes ! conclut-elle en haussant la voix pour être entendue de tous.

Louis regarda sa mère avec crainte. Pourrait-il lui pardonner le piège dans lequel elle l'avait poussé ?

En lui, le jeune homme brisé par cet échec pleurait en silence. Il lui faudrait sans doute du temps pour se remettre de cette nuit de cauchemar et d'humiliation durant laquelle il n'était point parvenu à posséder sa femme³⁰...

16. Le mot *caramel* n'apparaîtra qu'en 1680.

17. Cf. *Anne d'Autriche*, Claude Dulong, Perrin, 2000, p. 14.

18. Notre actuel déjeuner, le dîner étant appelé « souper ».

19. Marie de Médicis, veuve d'Henri IV, père de Louis XIII.

20. Le mot *miniature* n'apparaît qu'en 1644, mais l'usage de ces petits portraits s'était répandu bien avant.

21. Simone Bertièrre comme Claude Dulong rapportent cette anecdote. Dulong la présente comme authentique. Simone Bertièrre souligne toutefois que, si l'épisode est vrai, il montre

que le roi s'est exprimé en italien et non en espagnol !

22. Ce mot, qui vient de l'espagnol *dueña* et signifie anciennement « femme âgée, gouvernante chargée de veiller sur la conduite d'une jeune fille ou d'une jeune femme » (*Petit Robert*), n'apparut en France qu'en 1655.

23. Ces faits sont authentiques.

24. Louis XIII était de complexion fragile. Cette cérémonie l'ayant épuisé, il se retira pour dormir et souper.

25. Le marquis de Fontenay-Mareuil témoigne : « Il [Louis XIII] n'avait aucun vice, non pas même ceux auxquels les jeunes gens sont le plus sujets, étant si réglé en toutes ses actions qu'outre qu'il priait Dieu soir et matin et allait tous les jours à la messe, il en entendait même les fêtes et dimanches une grande, et vêpres, et oyait le sermon toutes les fois qu'il s'en disait » (cité par Simone Bertière, *Les Reines de France au temps des Bourbons*, *op. cit.*, p. 115).

26. Louis XIII, étant bègue, détestait de ce fait prendre la parole en public.

27. La reine mère alla quérir le roi en ces termes : « Mon fils, ce n'est pas tout que d'être marié, il faut que vous veniez voir la reine votre femme. – Madame, répondit l'adolescent, je n'attendais que votre commandement, et je m'en vais, s'il vous plaît, la trouver avec vous » (*Anne d'Autriche*, Claude Dulong, *op. cit.*, p. 15).

28. La charge ne sera officiellement instituée qu'en 1669 par Louis XIV, mais le titre existait déjà.

29. Cette scène (ainsi que les propos qui vont suivre) est rapportée par Claude Dulong (*Anne d'Autriche*, *op. cit.*, p. 15).

30. Voir les annexes, p. 372.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

fallut pas moins de quatre heures pour parvenir à bout de l'énorme animal qui lutta courageusement jusqu'à la mort.

En plantant son couteau dans les flancs rougis de la bête écumante, le roi songeait à Concini.

44. Voir les annexes, p. 376.

45. « Bois de Cély, près de Fleury, eau de Courances, sont trois merveilles en France... », disait-on à la cour de Louis XIII. Ce dernier se procurait son eau de table de la « fontaine du roy », source du parc, lorsqu'il séjournait à Fontainebleau. Elle semblait le soulager.

46. Louis XIII souffrait de colite et plus probablement de **la maladie de Crohn**, ce que l'on ignorait à l'époque. **Il s'agit d'une affection chronique qui se caractérise par une inflammation excessive de tout le système digestif, en particulier du côlon, d'une partie de l'intestin grêle et de l'anus. Cette pathologie évolue par phases aiguës entrecoupées de périodes de rémission lors desquelles les signes cliniques peuvent complètement disparaître.**

47. Construit par Henri II, il ne fut terminé que sous le règne d'Henri IV, père de Louis XIII. Il était plus confortable que l'ancien, mais fut détruit en 1777 par Charles, comte d'Artois, frère de Louis XVI et futur Charles X, qui souhaitait le faire rebâtir entièrement, mais n'en eut pas l'occasion. À Saint-Germain, aujourd'hui, ne reste donc que le château Vieux.

48. La description des lieux est exacte, elle est réalisée à partir d'une maquette que l'on peut voir au musée de Saint-Germain et d'un site qui a reconstitué le château Neuf en 3D, permettant une visite virtuelle (voir la bibliographie).

49. Ces deux anecdotes, rapportées par Claude Dulong (*Anne*

d'Autriche, op. cit., p. 18), témoignent du grand manque de finesse de Concini.

50. C'était l'un des titres de Concini.

V

Paris, palais du Louvre, septembre 1616

Paris se colorait déjà de quelques teintes chaudes d'automne. Deux femmes se promenaient bras dessus, bras dessous dans le nouveau jardin d'eau de la reine mère, lequel permettait une certaine intimité, n'étant pas ouvert au public, au contraire des Tuileries où les Parisiens aimaient à déambuler. Abritée sous une ombrelle tenue par un page, la première, grande et corpulente dans une somptueuse robe de taffetas noir rehaussée de perles et surmontée d'une collerette empesée de dentelles, n'était autre que Marie de Médicis qui devisait avec celle qui avait été sa sœur de lait à Florence, dans leur enfance au palais Pitti : Leonora Dori Galigai.

Cette dernière offrait la silhouette inquiétante d'un fantôme, glissant plus qu'elle ne marchait, maigre dans une longue toilette couleur de nuit. Elle présentait la singularité de paraître le visage voilé d'une mantille de dentelle de même teinte, de façon, selon elle, à ne pouvoir être envoûtée par le regard d'autrui...

De nombreux médecins dépêchés par la reine avaient tenté de ramener à la raison cette femme⁵¹ qui vivait dans la peur permanente du démon et du mauvais sort, cependant rien n'y faisait : elle continuait de se sentir sans cesse menacée. En dehors de ces angoisses qui ne la quittaient pas, elle se montrait plutôt habile à obtenir faveurs et pensions auprès de Marie qui ne jurait que par elle. Elle était l'épouse de Concini qu'elle adorait, tandis que lui ne l'aimait pas.

– Il est malaisé de te démouvoir lorsque tu as arrêté ta

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

toujours prisées, de sa famille.

– Mon Dieu..., murmura la reine qui couvrit son visage de ses mains, semblant sur le point de défaillir.

– Majesté ! Qu’avez-vous ? Doit-on appeler ? s’affola la femme de chambre.

Anne articula péniblement :

– Faites prévenir le roi que je ne me joindrai pas à lui pour la chasse ce tantôt. Je n’en ai pas la force : ma sœur Marguerite⁶⁷... nous a quittés il y a quelques jours.

– Bien, Madame, répondit la servante, navrée, en exécutant une révérence.

– À présent, laissez-moi seule, murmura Anne, ravagée par le chagrin.

Elle se dirigea vers son oratoire et s’agenouilla, les mains jointes, sur son prie-Dieu. Levant son visage baigné de larmes vers le Christ en croix qui trônait au-dessus du petit autel, elle confia l’âme de sa sœur bien-aimée au Seigneur, l’implorant de lui venir en aide pour surmonter cette immense douleur. Une idée la traversa soudain, qui la pétrifia : avait-elle été punie pour ses pensées impures ?

Certes, Anne savait confusément qu’il n’était pas contre nature pour une femme d’espérer des attentions de la part de son époux. Mais la concomitance des faits n’était pas sans lui rappeler tout ce que sa mère, très pieuse⁶⁸, lui avait enseigné. Elle le tenait de son confesseur, le père jésuite Haller, disciple d’Ignace de Loyola, qui voyait dans les malheurs terrestres les châtements légitimes de nos fautes.

Elle s’abîma dans la prière et demanda pardon, puis elle sonna pour qu’on la vête. On lui baigna les yeux d’eau de fleur d’oranger, afin qu’elle fût en état de se présenter devant le roi.

Son statut de reine ne permettait pas qu'elle exprimât le moindre de ses sentiments devant la Cour, aussi, lorsqu'elle quitta enfin ses appartements, Anne avait-elle muré son chagrin dans le secret de son cœur.

Et ce fut un visage avenant qu'elle offrit aux courtisans qui la saluaient aux abords de la chapelle avant d'entendre la première messe de la matinée.

65. On ne se lave plus nu à cette époque, et les bains vont d'ailleurs progressivement se raréfier, car on accuse l'eau de transmettre la syphilis et d'autres maladies.

66. Les serviettes n'existaient pas encore.

67. Marguerite était la sœur cadette d'Anne. La reine ne l'avait pas revue depuis son mariage et fut extrêmement affectée par ce deuil.

68. Sa mère lisait sainte Thérèse d'Ávila, saint Louis de Grenade, saint Jean de Dieu... Elle éleva ses enfants dans une foi très profonde.

IX

Paris, palais du Louvre, 15 avril 1617

– Majesté, le duc de Luynes est arrivé.

– Introduisez-le ! répondit le roi de fort méchante humeur.

Depuis plusieurs mois, il semblait évident à toute la Cour que les sentiments voués par Sa Majesté au grand fauconnier de France, Charles d'Albert de Luynes, s'étaient mués en une amitié passionnée.

Âgé de trente-huit ans, l'homme montrait une réelle prestance et une confiance en lui qui fascinaient le jeune monarque. Des traits harmonieux, une belle stature, le mollet bien fait et la mise agréablement tournée achevaient de rendre séduisant ce courtisan ambitieux dont les dames se disputaient les faveurs. Qu'importe : Luynes avait jeté son dévolu sur la délicieuse Marie de Rohan qu'il s'apprêtait à épouser en septembre.

Lorsqu'on l'avait mandé de toute urgence, le grand fauconnier ne s'était pas inquiété outre mesure. Il avait pleinement conscience de l'ascendant qu'il exerçait sur le roi et savait que ce dernier endurait mille tourments face au comportement inacceptable de sa mère et du maréchal d'Ancre.

N'avait-il pas vu le jeune homme pleurer de rage sur son épaule un jour où Marie de Médicis avait reconduit son fils à la porte du Conseil en le priant d'aller s'« ébattre ailleurs » ? N'avait-il pas apaisé sa fureur une autre fois où ce fat de Concini avait osé se couvrir en présence du roi, sans même attendre sa permission ? Les humiliations se répétaient, toujours plus graves, toujours plus violentes, et la situation ne changeait

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

les nerfs. Concini avait trépassé, paix à son âme. Il fallait maintenant à l'ancienne régente trouver une parade et des arguments pour attendrir son fils si elle espérait garder une place au Conseil et continuer de présider aux affaires de l'État. Mais personne ne la tenait informée des décisions du roi. Elle en était réduite à guetter chaque pas dans le couloir, à tendre l'oreille à chaque cri poussé dans la cour.

Elle comprit, aux manifestations de joie du palais et des rues alentour, que le pouvoir avait basculé et que l'Italien, honni de son vivant, devenait, mort, le symbole de la tyrannie abattue. Il était urgent pour elle de se démarquer de ce couple infernal qui avait gouverné le royaume grâce à elle durant tant d'années.

On frappa à la porte. Marie crut que le monarque la visitait et s'apprêta à le recevoir avec moult pleurs. À sa grande déconvenue, on vint seulement lui annoncer que Leonora Galigai avait été saisie en ses appartements pour être tenue à l'isolement dans une chambre du dernier étage du palais. On la prévint que l'Italienne avait essayé, en vain, de dissimuler ses bijoux, que l'on avait confisqués puis restitués au roi, lequel les avait offerts à la reine son épouse. Décidément, les temps changeaient. Marie ne reconnaissait plus son fils.

Elle n'avait pas daigné accorder audience à sa sœur de lait et comprit en cet instant qu'elle ne la reverrait plus.

La justice royale était en marche.

*
* *
*

Une clameur montait des abords du palais. Marie, isolée, sans nouvelle d'aucune sorte, tenta de déceler les origines de cette agitation. Devant Saint-Germain-l'Auxerrois, la foule était

massée, hargneuse et vociférante. Le bruit avait couru que le maréchal d'Ancre avait été précipitamment inhumé sous l'une des dalles de l'église, afin de tourner la page sur ce sombre épisode. C'était compter sans la fureur du peuple de Paris, qui n'en avait pas fini avec celui que tous nommaient « le traître ». La dépouille de Concini fut exhumée, puis traînée dans les rues. Les enfants se groupaient et regardaient passer ce pantin sanguinolent et boueux, que l'on tirait par les jambes en criant : « Coyon⁷⁸ ! Coyon ! Vive le roi ! » Le sinistre cortège se promena un long moment dans le quartier du palais. Chaque fois que l'on marquait une pause, c'était pour lapider, mutiler, rouer de coups le corps de Concini, que l'on avait dévêtu et châtré.

– Il ne pourra plus nous gruger, ce voleur ! rugit un tisserand lorsque le cadavre du maréchal fut pendu par les pieds devant son échoppe.

– Voilà ce qui arrive quand on est bougre avec le royaume ! renchérit un mitron couvert de farine.

– Vive le roi ! Que ce diable d'Italien pourrisse en enfer ! Il a payé tous ses crimes ! ajouta une vinaigrière sur le pas de sa boutique.

Quelques hommes empruntèrent un tison rougi au forgeron pour outrager encore le favori de la régente en hurlant. Des rires gras fusaient de toutes parts :

– Avec ce qu'il a fait à la France ! Ce n'est que justice ! entendait-on.

Comme le soir approchait, il fut décidé d'incinérer les restes du corps et de les disperser ensuite, afin de ne pas réserver de sépulture à un homme à qui l'on déniait le droit de reposer en paix.

Une odeur âcre de chair brûlée emplit les venelles de la capitale.

Le cadavre de Concino Concini disparut dans les flammes. La foule se dispersa peu à peu tandis que les braises rougeoyaient encore.

Paris, rassasié de vengeance et de sang, s'endormit alors.



Au palais, une offensive d'un tout autre genre était lancée. Marie de Médicis ne désarmait pas. La nuit était tombée depuis plusieurs heures lorsque le maréchal d'Ornano fut reçu par la reine mère, à qui il conta l'épouvantable récit de cette sanglante journée. La souveraine hocha la tête sans émettre le moindre commentaire sur la barbarie des Parisiens à l'égard de son ancien favori.

– Je suis bien fâchée, dit-elle simplement, de n'avoir pas su plus tôt que le maréchal d'Ancre ne plaisait pas au roi, parce que je me serais volontiers portée à tout ce qu'il aurait voulu, sans qu'il eût été besoin de répandre le sang*.

D'Ornano demeura silencieux, pris de court par tant de mauvaise foi. Il considéra la silhouette opulente de la Médicis, constatant comme chaque fois, en son for intérieur, qu'elle méritait le surnom de « grosse banquière » qui lui était donné.

– Dites au roi mon fils combien il m'est cher, reprit-elle avec le même aplomb, et comme j'endure mille morts de ne le point voir.

– J'agirai selon vos vœux, Majesté, répondit sobrement le messager.

– Insistez sur le fait que je ne supporterai pas d'être privée de lui ! Jamais, entendez-vous, jamais je ne pourrai me résoudre à le quitter⁷⁹ !

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

XIV

Versailles, 28 mai 1617

Louis XIII et Luynes chevauchaient tous deux, suivis d'une escorte, dans l'immense forêt giboyeuse d'un domaine que le roi affectionnait tout particulièrement⁸⁸. Le soleil filtrait par la ramée, éclairant l'allée cavalière sur laquelle la troupe allait au pas.

Les gardes et les quelques amis du monarque se tenaient en arrière auprès des chiens, sachant combien le souverain aimait à deviser avec son favori. Ce dernier portait sur son poing ganté un superbe faucon encapuchonné, tandis que Louis arborait un gerfaut impatient de prendre son envol.

– Vous avez là une bête magnifique, Majesté, remarqua le grand fauconnier.

– Il me plaît que vous l'ayez noté, mon ami ! se réjouit le souverain. Il a grandi au Louvre et je comptais vous en réserver la primeur⁸⁹ !

– Indocile..., commenta Luynes, pensif. Il faut parfaire son dressage : il doit savoir qui commande ! ajouta-t-il avec un regard de connivence qui charma Louis XIII.

– Je me charge de le lui faire entendre ! répondit le monarque. Et à ce sujet, puisque nous parlons d'autorité, je souhaiterais que la reine ne reçoive plus le marquis de Monteleone comme elle se le permet. Il est certes ambassadeur d'Espagne, mais cela ne justifie pas qu'il soit admis en audience aussi régulièrement. D'ailleurs, le temps est venu de renvoyer ces Espagnols ! lança-t-il d'un air agacé.

Luynes demeura silencieux, affectant d'être plongé dans la

contemplation de l'animal juché sur le poing de son compagnon.

La forêt, déclinant tous les verts du renouveau, s'animait depuis les racines de ses arbres jusque dans le haut de ses branches, tant cette germination et ce bourgeonnement printaniers débordaient de vie. Pas un nuage ne déchirait le ciel que l'on apercevait au travers de la ramée.

– Il est certain que cet entourage espagnol rappelle celui des Concini en d'autres temps, lâcha-t-il perfidement.

– Absolument ! Ce ne sont qu'espions à la solde de Philippe III ! L'Espagne est notre ennemie depuis le roi François⁹⁰ et, mariage avec une infante ou pas, je ne saurais tolérer cela plus avant à ma Cour, rétorqua le souverain avec force.

– Nous agirons en ce sens, Majesté. J'ajouterai que nous devrions aussi en finir avec la Galigai dont le procès s'étire interminablement, ce qui n'est pas bon pour l'opinion qu'en a le peuple ! On pourrait accroire que les juges ne trouvent rien à lui reprocher !

– De fait, j'ai lu les comptes-rendus et, pour l'instant, les charges sont minces, remarqua Louis.

– Sans doute... Mais relâcher la Galigai signifierait que son époux a été sournoisement assassiné alors qu'il était innocent ! Cette femme doit payer pour les crimes de son mari, dont celui de lèse-majesté qui est de loin le plus grave ! J'attire votre attention sur un point : elle détient une fortune immense et elle a un héritier ! Cet enfant de douze ans, qui fut sauvé *in extremis* et que l'on a ramené au Louvre à la demande de votre mère tandis que l'hôtel d'Ancre était mis à sac par les Parisiens, sera sans conteste à la tête des avoirs de ses parents si nous n'y mettons pas bon ordre ! Or, ces richesses sont les vôtres ! Ces maudits Italiens ont pillé le trésor royal !

Louis XIII dévisagea son favori, incrédule. Un abîme

s'ouvrait sous ses pieds. Il avait été si heureux que les Parisiens l'acclament et se réjouissent devant les placards annonçant qu'il prenait la direction des affaires du royaume qu'il semblait pétrifié à l'idée d'un éventuel retournement de situation.

– Merci, mon ami. Que serais-je sans vous qui veillez à ma gloire et à mes intérêts ! répondit-il avec chaleur. Cependant, que pouvons-nous faire de plus ? La Galigai est entre les mains des juges, qui l'interrogent sans répit⁹¹...

– Certes, Majesté, mais la manipulation financière et l'ingérence dans les affaires publiques ne conduisent pas à l'échafaud. Il faut modifier les chefs d'accusation si nous voulons parvenir à nos fins.

Il se retourna pour signifier à ses compagnons de lâcher les chiens d'arrêt et aux autoursiers⁹² de s'apprêter. Aussitôt, les animaux trop longtemps tenus s'élançèrent avec vigueur. Au même instant, Luynes décapuchonna son faucon et aida l'animal à prendre son essor d'un ample mouvement de bras. Le somptueux rapace déploya ses ailes et monta en tournoyant à la verticale, puis se mit à planer dans le vent, prêt à fondre sur sa proie dès que les chiens l'auraient débusquée.

– Et quel serait le crime dont nous pourrions l'accuser, selon vous ? reprit le roi.

– Celui qui fera frémir d'horreur le bon peuple de Paris et convaincra les juges d'envoyer cette intrigante rejoindre son époux ! Il n'y en a qu'un, sire.

– Qui est ?

– La sorcellerie ! assena Luynes d'un air carnassier.

Soudain, le faucon poussa un cri strident, puis s'abattit en piqué sur un oiseau qu'il attaqua en plein vol dans un impact fulgurant. Le rapace vint ensuite se poser avec grâce sur le poing de son maître qui le récompensa d'un morceau de viande sorti de

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

– Vous m’avez mandé, Majesté, et me voilà, déclara le nonce Bentivoglio avec une certaine emphase alors que le chambellan l’introduisait dans les appartements de la reine.

– L’ambassadeur d’Espagne, que j’ai vu ce matin, a dû vous informer du délicat sujet qui me préoccupe, je suppose.

– Si fait, et je suis porteur de bonnes nouvelles.

– Asseyez-vous, répondit Anne, et dites-moi de quoi il retourne. Il me tarde d’ouïr ce que vous avez appris.

Le nonce se cala dans son siège, croisa ses petites mains grasses sur son énorme ventre et poussa un soupir satisfait.

– J’ai, comme vous le souhaitiez, interrogé le confesseur du roi sur l’état exact des relations de notre sire avec Mme de Luynes. Tranquillisez-vous, il n’y a rien dans cette inclination que de très amical, le père Arnoux¹⁰² me l’a assuré.

– Vous comprendrez que je puisse m’alarmer lorsque je vois que le roi, sitôt rentré de voyage, me visite à peine pour se précipiter chez Mme de Luynes qui relève de ses couches, et que l’on me rapporte, de surcroît, qu’il manifeste une très tendre affection pour son enfant¹⁰³ !

– Vous ne devez pas en prendre ombrage, Majesté, car notre sire...

– ... a déjà montré un penchant certain pour Mlle de Maugiron en juillet ! coupa Anne.

– Il ne s’est toutefois pas plaint quand la demoiselle fut écartée de la Cour, madame, rétorqua le nonce.

La reine se leva brutalement et fit quelques pas en se tordant nerveusement les mains.

– Il est vrai. Convenez cependant qu’il puisse m’être odieux d’imaginer que les désirs du roi le porteraient vers la femme de

celui qui le soustrait à moi ! Il ne semble pas éprouver à mon égard une attirance particulière, ce qui, en soi, est déjà une situation humiliante, laquelle devient intenable s'il marque de la faveur pour une autre, s'emporta la jeune femme alors que le rouge lui montait aux joues.

Bentivoglio tempéra le courroux de la reine, levant la main en geste d'apaisement.

– Cessez de vous inquiéter, madame. Et dites-vous que sur ce sujet, loin d'avoir en M. de Luynes un ennemi, vous possédez un allié !

– Comment l'entendez-vous ? demanda-t-elle. Certes, il m'a informée que je devais renvoyer les dames espagnoles de ma suite et qu'il s'occuperait de guider Sa Majesté vers son devoir, toutefois...

Le visage du nonce s'éclaira.

– Je pense que vous n'aurez pas serviteur plus zélé que lui sur ce point ! Il se trouve que le cher homme est éperdument épris de son épouse, dont il est très jaloux. Il n'a donc aucune envie de la voir entrer dans le lit de notre sire, croyez-m'en ! Le roi ayant, de plus, refusé les services de quelque... initiatrice, il ne pourra que se tourner vers vous lorsque ses sens s'éveilleront tout à fait...

Anne leva les yeux vers son compagnon et celui-ci put y lire un immense espoir qui lui fit presque de la peine. Car si chacun attendait en effet que le souverain mette enfin le chevet¹⁰⁴ auprès de la reine, Bentivoglio se remémorait aussi les propos qu'il avait tenus à son confesseur et que ce dernier lui avait répétés dans le secret de leur engagement ecclésiastique.

Le roi avait certes évoqué la honte que provoquait en lui le fait de ne pas honorer sa femme, mais il avait ajouté qu'aucun désir ne le motivait pour dépasser cette humiliation, tant son

dégoût était grand au souvenir de sa nuit de noces : sa répulsion à y revenir lui paraissait insurmontable¹⁰⁵.

La situation semblait se pérenniser et Bentivoglio, désolé, se demandait si cette superbe fleur présente en face de lui ne serait pas condamnée à se dessécher sans avoir pu exhaler son parfum.

97. Un peu plus tard, le 21 août 1621, devant la réprobation de l'opinion, Luynes fut contraint de vendre l'hôtel de la rue de Tournon, ce qui donna l'apparence d'une restitution. Ce lieu devint la résidence des ambassadeurs extraordinaires reçus par le roi à Paris.

98. Cela est rapporté par Simone Bertière (*Les Reines de France au temps des Bourbons, op. cit.*, p. 165).

99. Après de nombreux échanges entre les cours françaises et espagnoles, ce départ eut lieu au mois de décembre de l'année suivante (1618). Estefania demeura seule auprès d'Anne.

100. Ce qui est authentique.

101. Ainsi nommait-on l'homosexualité. Il faut noter que, pour les Italiens, il s'agissait du « vice français » !

102. Le confesseur de Louis XIII.

103. Toute cette scène (et ce qui suit) est rapportée par Claude Dulong (*Anne d'Autriche, op. cit.*, p. 32).

104. *Mettre le chevet* signifiait « honorer » à cette époque.

105. C'est ce que Bentivoglio, renseigné par le père Arnoux, écrivit à Rome au sujet de Louis XIII. Il est assez plaisant, note Claude Dulong, de voir des ecclésiastiques entrer dans ces détails !

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

– Je me porte à merveille et j’ai encore mis deux fois ce soir, répondit Louis XIII, triomphant. Je regrette fort de n’avoir point traité ma femme en épouse plus avant que ce jourd’hui, car enfin, cela est chose agréable...

– Vous me voyez fort aise que ces affaires vous agréent, Majesté, se réjouit Héroard.

– Plaise au ciel que tout cela ne soit pas vain et que je puisse bientôt m’enorgueillir de la naissance d’un dauphin !

– « Vouloir ce que Dieu veut est la seule science qui nous met en repos¹²⁰ », écrit Malherbe. C’est précisément ce que je lisais en vous attendant ! Dans son infinie bonté, le Créateur y pourvoira, j’en suis certain.

– Je l’espère, mon ami, je l’espère. J’œuvre en ce sens, sans jamais oublier où est mon devoir. Passez une bonne nuit.

– Dormez bien, sire. Que Notre-Seigneur vous ait en sa sainte garde.

Le roi disparut derrière la tapisserie qui masquait la petite porte dérobée menant à ses appartements.

Héroard s’approcha de son bureau, alluma une seconde chandelle avec la première, puis s’installa et se saisit de son portefeuille en cuir dans lequel il serrait une liasse de papiers noircis de son écriture. Il tourna les pages, s’arrêta à la dernière qui comportait les dates des 11, 12, 14, 18, 19, 20, 21 et 30 mai, puis à leur suite, celles des 2, 9, 10, 11, 12 et 13 juin¹²¹. Il ouvrit son encrier, y trempa sa plume et, avec application, ajouta celle du 15 à sa liste, non sans une certaine satisfaction.

Après une abstinence prolongée et préoccupante, le souverain manifestait une belle ardeur à la tâche. Cependant, le médecin songea qu’il faudrait que le monarque, de complexion fragile, se ménageât sans doute davantage, car son visage aux yeux cernés trahissait une grande lassitude. L’équilibre était

décidément difficile à atteindre !

L'annonce d'une grossesse royale serait la bienvenue. Elle obligerait le roi à cesser ses activités nocturnes pour ne pas blesser la future mère, et le contraindrait ainsi à se reposer lui-même.

Héroard se leva et resserra sa liasse de documents en soupirant. Il souffla les chandelles avant de se glisser enfin dans ses draps. La demie de minuit sonna à sa pendule. Il était exténué.

Si la reine se trouvait enceinte, il pourrait alors lui aussi aller au lit de plus bonne heure.

Cette idée le ravit.

116. Basquine ou corps piqué : corset (« Le style Louis XIII », *Le Costume français*, Jacques Ruppert, Madeleine Delpierre, Flammarion, 1996, p. 96).

117. Partie fixe ou amovible de certains vêtements, qui masque la poitrine.

118. Pièce de tissu brodé visible et qui entoure une lame de bois, de métal ou de baleine appelée « busc », servant de maintien au corsage.

119. Cet épisode nous est narré par Claude Dulong (*Anne d'Autriche, op. cit.*, p. 36).

120. Dernière strophe de la stance *Consolation à M. du Périer*, composée en 1590 et remaniée en 1598.

121. Ce journal, dans lequel étaient consignés les rapports sexuels qu'entretenait le roi avec son épouse, nous est parvenu. Il indique en effet ces dates.

XXI

Château de Couzières¹²², 5 septembre 1619

Les courtisans se pressaient jusque dans le parc du château pour assister à ce moment historique. Les jardiniers avaient œuvré sans relâche depuis la veille, afin de tailler les buis, de ratisser les allées, de ramasser les quelques feuilles que l'automne approchant détachait déjà des arbres. Le soleil avait tourné, plongeant la terrasse dans l'ombre, et les dames avaient été tenues de couvrir leurs épaules pour ne point se refroidir. Chacun chuchotait, on spéculait sur ces retrouvailles arrangées. Cette situation pour le moins singulière heurtait les esprits. Jamais discorde aussi violente n'avait divisé la famille royale. Certes, les disputes étaient homériques entre Marie et Henri IV, son époux, mais à aucun moment la souveraine n'avait quitté la Cour.

Soudain, un murmure parcourut l'assistance : la reine mère venait d'apparaître, entourée de ses gens, appuyée sur son premier écuyer et sur M. de Béthune, frère de Sully. Elle était suivie de son chancelier et de l'évêque de Luçon, très digne et comme absorbé par la grandeur de la tâche. Les commentaires allèrent bon train :

- Elle a encore forci !
- Regardez comme elle semble fatiguée et doit se soutenir !
- Qu'importe, on sent qu'elle ne désarme pas !

Le silence tomba lorsque le roi se présenta à l'autre bout de la galerie découverte, accompagné de Luynes qui précédait de peu la reine, le prince et les princesses. La Cour retint son

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

de concombre, ainsi que des amandes douces pilées.

128. M. de Combalet, neveu de Luynes, épousa Mlle de Pontcourlay, nièce de Richelieu.

129. Simone Bertière explique que cette œuvre était « un recueil de poèmes libertins auquel ne dédaign[ai]ent pas de contribuer les meilleures plumes du temps » (*Les Reines de France au temps des Bourbons, op. cit.*, p. 171).

XXV

Paris, palais du Louvre, avril 1621

– Le roi ! annonça le chambellan d'une voix forte.

La porte à double battant s'ouvrit pour livrer passage à Louis XIII qui venait, comme chaque jour, visiter son épouse. Les dames qui entouraient la reine plongèrent immédiatement dans une profonde révérence, tandis qu'Anne se contenta d'incliner la tête.

Le printemps s'installait timidement après un hiver très rigoureux, et l'on chauffait encore les appartements humides du Louvre avec d'imposants feux de cheminée. Un arbre entier brûlait dans le grand salon de la reine, et une douce tiédeur avait envahi la pièce où ces dames dégustaient un onctueux chocolat chaud.

– Me ferez-vous la grâce, sire mon époux, de partager avec nous une tasse de ce breuvage qui me fait souvenir de mon enfance à la cour de mon père ?

Louis XIII se rembrunit.

– Je vous remercie, madame, mais je dois décliner cette offre, goûtant fort peu ce genre de boissons. Cependant, puisque vous évoquez votre père, je suis au regret de vous annoncer son trépas, intervenu le 31 mars. Un chevaucheur vient hélas de m'en informer.

Un silence effrayant s'abattit sur l'assemblée des dames, qui se figèrent devant tant de brutalité de la part du roi¹³⁰. Anne elle-même parut ne pas comprendre dans l'instant, puis reposa vivement sa tasse par crainte de la lâcher.

– Quand... Quand vous a-t-on porté cette affreuse nouvelle ?

balbutia-t-elle.

– Le messenger est arrivé dans la nuit, avant matines.

– Et vous ne me le délivrez que maintenant ? s'indigna la reine.

– Le chagrin vous égare, madame, il me fallait ce matin tenir Conseil et j'avais des affaires urgentes à traiter dès l'après-dîner. Vous conviendrez qu'en vertu du contenu de cette missive, quelques heures de plus ou de moins n'y auraient rien changé.

– Pardonnez-moi, mais il m'est douloureux de penser que j'ai été tout le jour à rire et à bavarder avec les dames de ma maison tandis que ma famille est en pleurs et mon pays, en deuil ! remarqua Anne avec aigreur.

Le roi arqua les sourcils.

– Votre pays déplore en effet la mort de votre père, cependant il n'est point en deuil. Car votre pays, madame, c'est la France.

La tension était palpable. Anne, blême, était écartelée entre douleur et indignation. Ses dames ne bougeaient pas, assistant à la joute verbale des époux, dont toute la Cour se délecterait dans les heures suivantes. Le roi dut en prendre conscience, car il se radoucit soudain et avança pour prendre la main glacée de l'ancienne infante, qu'il baisa galamment.

– Je m'associe à votre chagrin, madame, croyez-le. Nous ferons dire une messe demain à la mémoire de votre père.

– Je vous remercie, dit Anne, qui peinait de plus en plus à retenir ses larmes.

Louis XIII, embarrassé par son affliction et ne sachant s'il devait la laisser en son privé et se retirer ou au contraire demeurer, se balançait maladroitement d'un pied sur l'autre.

– Je venais vous annoncer également que je pars avec le duc de Luynes. Les protestants ont pris les armes. Nous ne tolérerons pas ces rébellions dans le royaume. Peut-être

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

marquer la disgrâce dont elle était l'objet.

136. Voir les annexes, p. 381.

137. Tel était le terme que l'on employait pour désigner les fausses couches.

138. Un de ses serviteurs.

XXIX

Lyon, décembre 1622

La famille royale se retrouvait à Lyon pour fêter la fin de la campagne militaire et la naissance du Sauveur. En plus de ces festivités, il était convenu que l'on remettrait à M. de Luçon sa barrette de cardinal, obtenue le 5 septembre, lors d'une cérémonie qui se déroulerait devant toute la Cour.

Richelieu exultait.

La pourpre cardinalice lui seyait parfaitement. Il avait grande allure dans ce long drapé d'un rouge éclatant qui lui tombait jusqu'aux chevilles. Sa prestance s'en trouvait renforcée.

– Je rends grâce à Votre Majesté, dit-il à haute et intelligible voix pour être entendu de tous, de l'honneur qu'elle me fait de bien vouloir me considérer comme un serviteur du royaume. C'est pour moi une joie insigne dont je tâcherai d'être digne.

Puis se tournant vers Marie de Médicis, il ajouta :

– Madame, cette pourpre, dont je suis redevable à la bienveillance de Votre Altesse, me fera toujours souvenir du vœu solennel que j'ai fait de répandre mon sang pour votre service*.

La reine mère se rengorgea. Cette promotion était aussi la sienne, puisque Luçon figurait parmi ses domestiques¹³⁹. On devrait désormais compter avec elle : son favori n'était plus l'homme de l'ombre, mais celui que le roi avait distingué et que le pape avait promu. Il porterait ses couleurs.

C'était une belle journée.

Anne, tendue et maussade, ne participait pas à la liesse et se tenait en retrait. Les retrouvailles avec son époux avaient été très protocolaires et plutôt froides. Elle appréhendait la nuit à venir.

Lorsque le souverain parut en chemise alors qu'elle s'apprêtait à souffler sa chandelle, elle sursauta.

– Vous ici, sire ! Je pensais que la fatigue de la journée vous aurait gardé en votre chambre...

– Voilà de longs mois que nous ne nous sommes revus, madame, et si nous devons avoir un héritier, il nous faut peut-être faire ce qu'il convient, répondit-il en se glissant à côté d'elle.

– Je souhaiterais vous entretenir, mon époux, du renvoi des dames de ma maison...

Louis esquissa une grimace. Il n'avait pas prévu qu'il lui serait nécessaire d'argumenter avant d'effectuer son devoir conjugal. Les discussions l'assommaient, voire le paniquaient, en raison de son défaut d'élocution.

– La résolution que j'ai prise ayant été avec bonne considération arrêtée, je n'y puis rien changer*, trancha-t-il.

– Cependant, sire, je me permets d'émettre un avis contraire, car mes dames ne sont pas responsables de ma chute malencontreuse et...

– Je m'assure que vous n'aurez d'autre désir que de me plaire, madame. Et comme il n'y a rien que j'aime à l'égal de vous, ajouta-t-il en lui baisant la main, aussi ne puis-je avoir considération plus forte que celle de votre bien*¹⁴⁰.

Joignant le geste à la parole, il remonta lentement sa chemise afin de la dénuder. Anne ferma les yeux, priant le ciel d'être rapidement exaucée dans son vœu d'être mère.

139. Au XVII^e siècle, c'était un honneur de servir les princes,

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

l'entremise de M. de Chevreuse, huit beaux chevaux de carrosse, voilà trois ans¹⁴⁹.

– Celui-là même, ma mère. Il semblerait d'ailleurs que ma femme ait produit sur lui belle impression, on me l'a rapporté. D'ici à imaginer que cette intrigante de duchesse de Chevreuse en ait aussi informé la reine, il n'y a qu'un pas ! renchérit Louis d'un ton aigre.

Richelieu décida qu'il était temps d'intervenir. Il avait compris que le roi était une nouvelle fois en proie à son incontrôlable jalousie, mais qu'il ne trouvait pas le biais pour punir. C'était donc cet angle-là qu'il lui fallait fournir.

– Il est certain, remarqua-t-il calmement, qu'il y a un grave manquement aux convenances...

Louis XIII le regarda, déconcerté, puis vivement intéressé.

– Le fait qu'un prince de Galles, héritier du trône d'Angleterre, traverse de part en part le royaume de France sans prendre la peine de venir en saluer le souverain est une faute diplomatique sérieuse, poursuivit le prélat.

– Absolument ! assena le roi, triomphal. Et nous devons sanctionner cela !

– À quoi pensez-vous, mon fils ? demanda Marie, soudain un peu inquiète.

Le monarque repoussa sa chaise et se leva à grand bruit.

– C'est très simple, dit-il. Ils ne pourront manquer de nous rendre hommage au retour, puisqu'ils passeront une seconde fois par la France pour regagner l'Angleterre. Or, je ne souhaite pas les recevoir en ma Cour. Je vais donc leur enjoindre de choisir un autre itinéraire !

Richelieu soupira de soulagement. L'idée était stupide, mais pas dangereuse. Après tout, que le roi de France marquât son mécontentement d'avoir été ignoré pouvait être compréhensible.

– Il s’agit d’une excellente initiative, Majesté, s’empressa-t-il de commenter avant que ne s’y emploie la reine mère. C’est à la fois justifié et mesuré. Vous faites preuve d’autorité sans toutefois compromettre les relations diplomatiques entre nos deux pays, cela me semble l’empreinte politique d’un grand souverain.

Louis XIII en rougit de plaisir. Il ressentait décidément de plus en plus d’estime pour le Cardinal.

– Ayez l’obligeance, ma mère, reprit-il, de bien vouloir faire part à la reine du déplaisir que j’ai de tout cela.

– Je n’y manquerai point, mon fils, répondit Marie avec componction.

146. En 1621, Marie lui commanda deux grands cycles allégoriques célébrant sa vie, puis celle de son défunt mari, le roi Henri IV, pour décorer la « galerie Médicis » de son palais. Rubens achèvera le cycle *Vie de Marie de Médicis* en 1625. Il est actuellement exposé au musée du Louvre.

147. Elle s’y installera en 1625, avant la fin des travaux.

148. « La reine de France est la plus belle », écrira-t-il au roi son père.

149. En 1620. Ce fut la première fois qu’Anne entendit parler de Buckingham.

XXXIII

Paris, palais du Louvre, avril 1623

– La mère du roi désire s’entretenir avec vous, Majesté.

La princesse de Conti paraissait embarrassée. Elle connaissait les tensions entre les deux femmes, et la démarche protocolaire de la Médicis ne lui disait rien qui vaille. De fait, celle-ci entra sans même laisser le temps à l’huissier de l’annoncer et congédia les dames d’honneur de sa belle-fille comme s’il se fût agi des siennes, ce qui ulcéra la reine.

– Que me vaut l’honneur de vous voir, madame ? demanda cette dernière. Est-ce si impérieux que vous en soyez à donner vos ordres à mes gens, dans mon propre salon ?

– Allons, allons, ma fille, ne vous courroucez point : nous avons à converser, vous et moi.

Anne la considéra un instant. La « grosse banquière » portait bien ce surnom jusque dans ses manières. Avait-elle conscience qu’elle s’adressait à une Habsbourg d’Espagne, descendante de Charles Quint ? Ces Médicis, ces marchands italiens, ces parvenus de la pire espèce, pouvaient toujours embrasser le trône de France, cela ne leur conférait nulle noblesse d’âme ou de comportement ! La reine respira pour tenter de se calmer et se rappela les précieux conseils de son père. Elle se devait de respecter sa belle-mère, de lui faire bonne figure et de s’entendre au mieux avec elle. Marie avait toujours été hispanophile, il fallait la ménager.

– Que puis-je pour vous ? demanda-t-elle poliment.

– C’est le roi qui me mande auprès de vous. Il souhaitait vous envoyer sa première femme de chambre, mais j’ai accepté

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

réunion de l'après-dîner dès aujourd'hui, sans que nous n'en ayons averti quiconque au préalable.

– Il en sera fait comme il vous plaira. Je préviendrai SonÉminence dès que nous aurons atteint une heure décente pour entrer chez les gens, sourit-elle avec malice.

Louis se mit à rire de bon cœur.

– Pardonnez cette intrusion de si bon matin, mais je savais que cette décision vous remplirait de joie, aussi n'ai-je pas jugé opportun de vous en différer l'annonce.

Marie étouffa un bâillement.

– Et vous avez été bien inspiré, mentit-elle. Maintenant, si vous le voulez, je vais sonner pour m'apprêter à ma toilette, puisqu'il va bientôt être temps d'entendre la messe. Je vous retrouve à la chapelle.

– À vous revoir, ma mère ! répondit le roi avec bonne humeur.

Marie demeura songeuse. Ces accès d'activité qui suivaient de longues périodes d'abattement l'interrogeaient furieusement. Le comportement de son fils la laissait perplexe. Toutefois, dans l'immédiat, sa résolution de faire entrer le Cardinal au Conseil la ravissait. Voilà qui allait grandement servir ses desseins. Richelieu saurait convaincre le monarque de se ranger à ses vues, car il avait la douceur, la tactique, l'énergie, la diplomatie et la persuasion. Et il suffirait à la reine mère d'exiger du prélat pour être entendue du roi. Elle ne doutait pas de pouvoir le manipuler.

Avec satisfaction, elle se contempla dans le miroir de sa table de toilette. Cette journée allait compter pour elle : elle reprenait la main. C'était son jour de gloire. Elle avait su reconquérir un à un les bastions qui lui avaient été ôtés et revenait en force. La puissance de feu de Richelieu neutraliserait aisément les autres ministres, tous âgés, que son fils avait

rappelés à la mort de Concini. C'était une évidence. Que pouvait l'ancienne garde du précédent monarque contre un homme intelligent et vigoureux ?

Tout en chantonnant, Marie quitta ses appartements pour aller rendre grâce à Dieu d'avoir si bien su inspirer son fils.



Lorsqu'il entra au Conseil, dès l'après-dîner, l'ancien évêque de Luçon n'avait que voix délibérative. Il pouvait certes exprimer une opinion, mais n'avait aucun droit d'administrer les affaires. La reine mère, ravie de sa présence, ne manqua plus une occasion de lui donner la parole et de solliciter ses avis, afin de montrer à son fils combien il était chanceux d'être aussi bien servi par un homme tel que lui.

Quatre mois plus tard, Richelieu devint le chef du Conseil¹⁵⁷.

La Vieuville, surintendant des finances, qui avait lui-même fait tomber le chancelier de Sillery et le marquis de Puisieux, son fils, fut disgracié à son tour pour prévarication et enfermé en août à Amboise, sur ordre de l'homme rouge.

Alors que s'ouvrait le procès de l'ancien ministre, le roi choisit d'offrir sa succession au prélat qui fut alors chargé de remanier le gouvernement.

À partir de ce moment, on se mit à évoquer l'« administration du Cardinal » dans les cours européennes.

Louis XIII, enfin soulagé du poids écrasant du pouvoir, avait su reconnaître en Armand Jean du Plessis de Richelieu un serviteur ayant la stature d'un homme d'État.

157. Le 13 août exactement.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

mariage de notre prince avec la sœur du roi de France, lâcha-t-il sobrement. La France s'est réjouie de savoir que le projet de l'Espagne avait échoué. Poussons notre avantage et contournons ce délicat problème de liberté de conscience pour les catholiques que nous réclame Louis XIII en échange de ces noces !

Buckingham sortit de sa torpeur et sourit.

– Considérez la chose comme acquise ! répondit-il à Holland.

Une lueur conquérante s'était allumée dans son œil.

166. C'est comme cela qu'on nommait Buckingham à la cour de France, où l'on ne s'embarassait pas avec la prononciation. Signalons que Buckingham s'exprimait, lui, dans un français impeccable, ayant séjourné deux ans dans notre beau pays. Claude Dulong précise même qu'il « parl[ait] le français “fabuleux” des salons » ! (*Anne d'Autriche, op. cit.*, p. 65).

167. Jacques I^{er} d'Angleterre était très malade. Au début de l'année 1625, soit deux mois plus tard, il sera frappé d'accès sévères d'arthrite et de goutte.

168. Ce sont les propres termes de La Rochefoucauld.

XL

Château de Fontainebleau, décembre 1624

Le ciel bas sur l'horizon et chargé de gros nuages sombres depuis l'aube s'était mué dès l'après-dîner en une étendue blanche et cotonneuse. La neige ne manquerait sans doute pas de tomber en fin de journée. Déjà les sons devenaient plus sourds et, pour qui savait être attentif, les oiseaux avaient cessé de chanter.

Dans la salle ovale, qui avait naguère vu naître Louis XIII et que son père, le roi Henri IV, avait fait transformer en un vaste cabinet privé, siégeait le Grand Conseil, réuni à la demande du cardinal de Richelieu.

L'affaire était sérieuse.

Depuis un an déjà, la délicate question de la Valteline, cette haute vallée de l'Adda, en amont du lac de Côme, était le centre de toutes les discussions politiques. Les enjeux étaient considérables, car ce lieu était le verrou de tous les échanges transalpins. Permettant l'accès à l'Italie, mais aussi à la Franche-Comté et à l'Autriche, il était placé sous la suzeraineté du canton suisse des Grisons, allié de la France. Louis XIII pouvait y recruter des soldats et emprunter ce passage avec ses troupes, à la différence des Espagnols, pour qui cette voie était interdite.

Or tandis que les Liges grises épousaient la Réforme, la Valteline demeurait catholique. Il n'en fallut pas plus pour décider l'Espagne à attaquer. Avant la nomination du Cardinal comme ministre, la France formula une réponse diplomatique témoignant d'une étonnante mollesse, ce qui eut pour effet, malgré les négociations de Bassompierre, de voir les Espagnols

maintenir leurs positions. Les forts construits par ces derniers étaient tenus par les troupes pontificales qui soutenaient, bien sûr, la religion catholique. Mais ce faisant, elles permettaient la libre circulation de tout un chacun dans cette vallée, ce qui représentait un danger considérable pour le royaume de France.

Aussi, dès son arrivée au Conseil, Richelieu, brandissant le mémoire qu'il avait rédigé sur le sujet, fit savoir que la situation était intolérable.

Le visage dur, il se tenait, hiératique, aux côtés du roi et de la reine mère. Le feu qui crépitait dans la belle cheminée de bois sculpté¹⁶⁹ nimbait d'un halo orangé sa grande silhouette drapée de rouge : on eût dit Hadès revenu des Enfers.

Face au trio siégeant à la tête de l'État s'alignaient les princes du sang, puis dans l'ordre protocolaire, les ducs, les maréchaux, les grands officiers de la couronne, les représentants de la noblesse, du clergé, des cours de justice et de la ville de Paris¹⁷⁰.

– Messieurs, tonna le Cardinal qui obtint le silence, l'heure est grave pour le royaume.

Chacun se tut.

– Le roi a souhaité vous réunir en un Conseil élargi, afin d'évoquer le cas épineux de la Valteline. Je vous rappelle les faits : le 26 novembre dernier, les troupes françaises, composées de dix mille hommes placés sous le haut commandement du marquis de Cœuvres, sont parties de Coire, afin de libérer le canton suisse des Grisons de la présence espagnole.

Un murmure parcourut la salle. La reine mère écoutait son protégé d'un air entendu, comme si sa propre voix s'exprimait à travers lui. Louis XIII, immobile, gardait une expression indéchiffrable, conscient que sa faiblesse était en partie à

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

conforta le Cardinal dans l'idée que ce dernier était bel et bien jaloux du séduisant ministre anglais.

– Cette union est la bienvenue, sire. Les dévots se réjouissent que Madame Henriette puisse aller porter la bonne parole et les huguenots sont ravis de ce rapprochement avec un pays protestant. Nous ne pouvons qu'être heureux nous-mêmes d'avoir pu conclure, pour votre sœur, une alliance prestigieuse qui va faire d'elle une reine. Pour le reste...

– Oui, bien sûr, vous avez raison, admit le souverain sur un ton plus apaisé. Dès qu'Henriette sera mariée, la délégation repartira et nous n'en entendrons plus parler !

Richelieu sourit, considérant ce jeune homme de vingt-quatre ans qui semblait si souvent en proie à des sentiments qu'il ne maîtrisait pas. Le Cardinal avait seize ans de plus que lui, ce qui lui conférait de l'expérience. Par ailleurs, l'homme rouge poursuivait, lui, un chemin dont il ne déviait jamais, se refusant à se laisser déborder par une émotion quelconque.

Seules lui importaient la gloire de la France, la gloire de son roi.

Et la sienne.

177. Le prince de Galles, devenu Charles I^{er} d'Angleterre, était en effet le cousin du duc de Chevreuse, par le biais de Marie Stuart, naguère reine d'Écosse, dont la mère était une Guise. Un roi ne quittait jamais son royaume pour convoler. Les fiancées étaient toujours épousées par un de ses représentants.

XLIV

Paris, palais du Louvre, 11 mai 1625

La chambre de parade du roi avait été déménagée de son grand lit pour devenir le théâtre du mariage d'Henriette-Marie de France avec Charles I^{er} d'Angleterre. Derrière la balustrade de colonnes dorées qui tenait en temps ordinaire lieu d'alcôve se dressait le large fauteuil¹⁷⁸ de velours grenat dont l'assise reposait sur des lions sculptés servant d'accoudoirs, destiné au roi. Une immense tenture du même tissu, mais fleurdelisée, dont les drapés étaient retenus par de gros cordons, masquait la tapisserie habituelle représentant une scène de chasse. Un dais assorti recouvrait le trône, tandis que s'alignaient autour d'autres sièges de moindre importance pour les deux reines et la fiancée.

Anne, éclatante dans une robe de satin incarnat rebrodée d'argent¹⁷⁹, arborait une parure de rubis accordée à l'ensemble, et ce, jusque dans ses cheveux, retenus en un entrelacs compliqué où scintillaient les gemmes. L'absence de collerette ou de fraise de dentelle, qui dénudait ses épaules, mettait en valeur sa nuque gracile. Le contraste avec la tournure empesée et massive de Marie de Médicis, toute de noir vêtue, était saisissant. On n'avait d'yeux que pour la reine qui éclipsait même la future épousée, laquelle éblouissait pourtant dans une toilette d'un blanc immaculé entièrement surpiquée de perles et de diamants¹⁸⁰.

Lorsque la souveraine fit son entrée, le Cardinal ne manqua pas de remarquer sa rayonnante beauté.

La foule des courtisans, massée derrière la balustrade, attendait, avide de jouir du spectacle : une princesse de la maison de France allait devenir reine d'Angleterre.

Il fallait voir et être vu.

Chacun murmurait ses commentaires et s'extasiait sur les atours des membres de la famille royale ou sur la mise des ambassadeurs extraordinaires du futur époux, lord Holland et le comte de Carlisle¹⁸¹.

Louis XIII semblait de bonne humeur, vêtu d'un pourpoint bleu de nuit et de chausses noires. Le mariage de sa sœur, hautement prestigieux, avait aussi le mérite de créer une alliance contre l'Espagne, ce qui n'était pas pour lui déplaire.

Henriette-Marie apposa sa signature d'une main décidée au bas du parchemin qui scellait son union avec Charles I^{er}. À sa suite, plusieurs personnes, dont le roi lui-même, paraphèrent le document, puis les deux ambassadeurs allèrent quérir le duc de Chevreuse. Ainsi, en lieu et place de Charles, l'époux de Marie allait-il conduire Henriette à l'autel.

Les actes dûment remplis, on se rendit à Notre-Dame, où la cérémonie religieuse devait avoir lieu, mais devant les portes closes de la cathédrale, puisque le marié n'était pas catholique. À Paris, on avait fait diligence avant que le Parlement ne se soit rassemblé pour interdire la publication des bans.

Car si les négociations du clan français avaient été âpres, de l'autre côté de la Manche, le mécontentement était patent. De nombreux députés avaient manifesté une opposition farouche à l'idée de ce mariage. Que leur souverain épousât une princesse catholique inquiétait. On craignait un adoucissement des conditions de vie des catholiques, alors victimes de multiples discriminations, ce qui ne manquerait pas de saper les

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

l'entendre de sa mère...

L'homme de confiance du Cardinal, qui avait accompagné la délégation pour rendre compte à son maître des faits et gestes de la reine, servait aussi de courrier entre la reine mère et le ministre, resté au Louvre avec Louis XIII.

–Je lui annonce aussi que nous ne poursuivrons pas jusqu'à Boulogne, ajouta-t-elle. Nous ferons ici nos adieux à Henriette. L'honneur du roi ne saurait être mis à mal plus longtemps. Veuillez en informer ma belle-fille en sortant de chez moi. Nous rentrons.

–Bien, madame.

Marie lui tendit le billet après l'avoir cacheté de son sceau.

Demeurée seule, elle réfléchit un instant à ce scandaleux incident.

–Cette fois, ma bru, vous avez trébuché..., murmura-t-elle avec satisfaction.

*
* *
*

Anne était maussade. Ce voyage avait tourné au désastre. Le cœur lourd, elle regagnerait bientôt le Louvre, sachant fort bien ce qui l'attendait. Il était convenu que les deux reines accompagneraient Henriette jusqu'aux portes d'Amiens, puis repartiraient vers Paris, laissant la nouvelle souveraine d'Angleterre cheminer seule vers sa vie future.

Henriette n'avait pu retenir ses larmes en embrassant sa mère. Comme la petite infante d'Espagne dix années plus tôt, elle partait sans espoir de retour. La fête était finie, et elle avait pour tout le monde un goût bien amer.

Assise dans la voiture aux côtés de la princesse de Conti,

Anne gardait le silence, attendant que le convoi se remette en marche. Épuisée par les pleurs qu'elle n'avait pu s'empêcher de verser toute la nuit, elle n'aspirait qu'à une chose : partir.

La voiture s'ébranla et elle crut qu'enfin son vœu était exaucé. Quelle ne fut pas sa surprise de découvrir le visage de Buckingham à la portière ! Grimpé sur le marchepied, il tentait, une dernière fois, de rentrer en grâce.

La jeune femme sentit qu'elle tremblait et pensa un instant se trouver mal. Mais la perspective du nouveau scandale que cela pourrait occasionner lui permit de résister à l'étourdissement qui la guettait. Apprendre que la reine de France s'était pâmée lors des adieux à l'ambassadeur d'Angleterre n'aurait fait qu'aggraver les choses.

Le duc pleurait¹⁸⁸.

–Je vous supplie de pardonner ce moment d'égarement dont je suis seul responsable. Il m'a été dicté par la passion que vous m'inspirez, même si j'en suis grandement coupable.

–Monsieur, vous vous égarez, reprenez-vous, on nous regarde ! supplia Anne dont les yeux s'embuaient, à son corps défendant.

–Je préfère endurer mille morts plutôt que votre courroux. Je peux renoncer à vous aimer par amour de vous, mais ne saurai supporter votre mépris. J'ai cent fois mérité votre vindicte pour cet effroyable manquement, cependant je vous conjure, madame, de me garder votre amitié, en dépit de tout...

–De grâce, milord, épargnez-moi vos déclarations, qui ne font que rendre les choses plus difficiles encore. Brisons là, je vous l'ordonne.

Vaincu par la froideur de son aimée, Buckingham descendit du marchepied.

Impuissant, il se résigna à laisser partir la voiture de la

souveraine du royaume de France, laquelle ne s'ajouterait pas à la liste impressionnante de ses conquêtes. Tandis qu'elle s'éloignait, c'était la femme languie de plaisir au creux de ses bras qui lui revenait en mémoire.

Une femme inaccessible, hors de sa portée.

Elle était reine, il n'était que ministre.

Il sentit qu'à son chagrin d'amour s'ajoutait la brûlante morsure de l'orgueil qui le tenaillait.

*
* *
*

Trois jours s'étaient écoulés et Anne tentait de recouvrer un semblant de paix avant de regagner le Louvre où elle savait devoir affronter le courroux du roi et les interrogatoires du Cardinal.

Elle s'apprêtait à se mettre au lit lorsque des éclats de voix lui parvinrent. En hâte, on vint l'informer que le duc de Buckingham, soi-disant porteur de dépêches, avait fait demi-tour, quittant le cortège d'Henriette pour revenir à Amiens. Il sortait de chez la reine mère alors sur le point d'entamer sa nuit, et Anne fut déconcertée d'apprendre que cette dernière l'avait cordialement accueilli. Avisée que le duc lui demandait audience, elle prit peur.

Partagée entre l'envie irrépressible de le revoir et la crainte des conséquences dramatiques qu'une telle entrevue pourrait avoir, la jeune femme choisit de s'en remettre à la décision de sa belle-mère qui, contre toute attente, lui suggéra d'entendre l'ambassadeur. Estefania pinça les lèvres en signe de mécontentement. Elle voyait clair dans le jeu de Marie de Médicis qui encourageait Anne sur une pente bien dangereuse.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

sont suffisants ! J'ajoute que le roi, dont la santé est chancelante, ne parvient pas à avoir d'héritier : il y a donc fort à parier que je régnerai un jour.

– Il est vrai...

– Pourtant, ma famille me tient éloigné des affaires de l'État ! Le chancelier vient encore de me refuser avec véhémence l'entrée au Conseil²⁰⁰, c'est invraisemblable !

– On vous tient sous le boisseau, car on craint votre influence... Vous ne souhaitez pas vous marier...

– Certes non, coupa le prince. J'aimerais mieux être le diable* !

– Mais le roi ne l'appelle point non plus de ses vœux : songez que vous pourriez fonder avant lui une famille, que dis-je : une dynastie ! Et la reine Anne n'est guère désireuse de voir une belle-sœur lui voler les hommages quand votre mère lui laisse déjà si peu de place à la Cour ! Ce sont des atouts...

Gaston tira sur les rênes et caressa l'encolure de son cheval qui s'ébroua en soufflant bruyamment. Le duc d'Anjou offrait un contraste saisissant avec Louis. Ses cuisses musclées révélaient l'excellent cavalier qu'il était. Ses larges épaules montraient aussi qu'il s'entraînait à combattre : Monsieur était une fine lame.

Il aimait plaisanter, s'amuser et profiter des plaisirs de la vie. D'Ornano avait le sentiment que le jeune homme étouffait dans une Cour compassée autour d'un monarque peu loquace et volontiers solitaire, où les intrigues et l'espionnage empoisonnaient l'air ambiant.

– Richelieu semble pour l'instant ne pas trop vouloir se mêler de mes affaires et je rends grâce à Dieu de cela, dit-il.

– Le Cardinal est rusé, monseigneur. Il sait qu'il ne peut se heurter à votre mère sur le choix qu'elle a arrêté et je le crois

peu enclin à contrer le roi qui est de l'avis inverse. Il sait aussi que Condé ne souhaite pas vous voir marié et avoir des enfants qui le feront reculer dans l'ordre de succession au trône. Et avec lui, ceux qui le soutiennent : Soissons, Montmorency et les frères Vendôme²⁰¹...

– Oui, vous avez raison. Tous m'appuient dans mon refus, et j'en suis grandement soulagé.

– Tranquillisez-vous, mon prince. La corde au cou n'est pas pour tout de suite, s'amusa le colonel.

– Alors, à nous la liberté ! cria le jeune homme en talonnant subitement sa monture qui se dressa sur ses postérieurs avant de s'élancer en un galop vigoureux.

Attendri par cette jeunesse, cet appétit de vivre et cette spontanéité, d'Ornano sourit et stimula son cheval à son tour pour suivre son protégé. Mais ce dernier avait déjà plusieurs longueurs d'avance. Sa silhouette disparaissait presque, au loin, sur l'allée forestière.

De toute évidence, Gaston remporterait encore cette seconde course.

200. Tout à fait exact.

201. Les fils d'Henri IV et de Gabrielle d'Estrées, demi-frères de Louis XIII et de Gaston d'Orléans. Tous ces gens créèrent le « parti de l'aversion au mariage », qui prit progressivement de l'ampleur.

XLIX

Paris, 4 décembre 1625

La tenture se souleva et une femme apparut, la tête dissimulée par une grande capuche. Arrivée dans le cabinet, elle révéla son visage d'une grande beauté, avant d'ôter sa cape de velours doublée de martre et ses gants assortis. Debout, à côté d'une table sur laquelle étaient disposés de quoi écrire ainsi que deux verres et une carafe de liqueur, se tenait Richelieu, toujours aussi impressionnant bien qu'il portât cette fois des habits de cour et non la pourpre cardinalice.

– Personne ne vous a vue, milady ? demanda-t-il.

– Je ne le crois pas, Éminence. Je me suis entourée de toutes les précautions nécessaires, comme nous en étions convenus.

– J'ai souhaité que nous nous rencontrions dans cet hôtel particulier plutôt qu'au Louvre. C'était bien trop risqué ! expliqua-t-il.

Puis il prit le temps de la contempler avec admiration.

– Ainsi donc, voici la comtesse de Carlisle... Vous êtes encore plus belle que ce que l'on m'avait rapporté.

– Vous n'êtes qu'un vil flatteur, car je suis épuisée par une traversée des plus mouvementées. J'ai cru ma dernière heure venue ! Le mois de décembre n'est guère propice pour prendre la mer ! Nous avons essuyé une effroyable tempête...

– Vous m'en voyez navré, madame. Daignez vous asseoir auprès du feu, je vous sers de cette excellente eau-de-vie.

– Avec plaisir, il fait si froid dehors ! Nous avons à Londres le même temps que chez vous... Il y aura encore des gens pour mourir gelés dans les rues, cet hiver.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

– Sa Majesté le roi, Sa Majesté la reine ! cria l’huissier.

Tous les courtisans se turent et tournèrent la tête d’un seul mouvement vers les portes à double battant qui venaient de s’ouvrir. Arrivant par la droite de ses appartements, la souveraine rejoignit son époux, qui apparut de même par la gauche, pour lui donner le bras et faire ainsi son entrée dans la salle de bal éclairée de centaines de chandelles. Vêtue d’une robe de soie soleil entièrement rebrodée de perles et de diamants, la jeune femme étincelait, exhibant comme un trophée les fameux ferrets, objets de tant d’intrigues. Cette soirée était celle de son triomphe, et elle ne cacha pas son plaisir lorsqu’elle remarqua l’air stupéfait, puis ravi de Louis XIII.

– Vous êtes très en beauté, ma chère, lâcha ce dernier.

– Les diamants flattent le teint. Vous avez eu une excellente idée en m’ enjoignant de porter vos parures, sire mon époux, répondit-elle avec un désarmant battement de cils.

– Vous ne saurez à quel point je suis heureux de vous les voir arborer ce soir, madame ! rétorqua le roi.

– Pensiez-vous que j’aurais oublié votre requête ? feignit de s’indigner la reine.

– Non point, non point, bafouilla-t-il, embarrassé. Ah ! Voici le Cardinal.

Richelieu se tenait en effet au premier rang des courtisans les plus importants de la Cour.

– Bonsoir, Éminence, lança, radieuse, la jeune femme.

– Votre Majesté, répondit l’homme rouge en inclinant la tête.

Anne savoura cet instant. Richelieu capitulait ! Elle avait gagné. Le duc de Buckingham, l’homme qu’elle aimait, était parvenu à la protéger des cabales de cet odieux ministre. L’honneur de la souveraine était sauf et sa reconnaissance envers son bien-aimé, insigne. Elle était au faîte de sa beauté et le point

de mire de toute la Cour.

L'éclat de triomphe de son regard n'échappa point au Cardinal.

Il ne fit que renforcer en lui la volonté d'en découdre.

206. La camomille romaine était connue depuis l'Antiquité. Elle possède, entre autres propriétés, des vertus positives sur le système nerveux central et joue un rôle de sédatif, de calmant.

LII

Château de Saint-Germain, février 1626

– Son Éminence le cardinal de Richelieu demande à être reçu, Majesté, annonça le chambellan.

Le roi était allongé sur sa couche, les traits tirés, terrassé une fois de plus par ses douleurs d'entrailles. On l'avait saigné le matin même et un émétique²⁰⁷ lui avait été administré. Il s'était trouvé tout le jour très faible et dans l'impossibilité de se lever.

– Comment vous sentez-vous, sire ? demanda le ministre.

– Mieux, je vous remercie. Je me suis reposé et j'ai même pu manger un peu. Quelles sont les nouvelles ?

– Il semblerait que certains malades profitent d'être alités pour tenir des réunions secrètes et... conspirer, hélas ! lâcha le Cardinal, préoccupé.

– Qu'est-ce que cela ?

Richelieu marcha vers la fenêtre, puis revint vers la ruelle du lit.

– J'ai pu voir d'Ornano. Au mois de décembre dernier, il a, comme vous le savez, été souffrant. Ce faisant, bon nombre des gens de la Cour se sont rendus à son chevet, dans un tout autre but toutefois que celui de lui tenir compagnie ou de s'enquérir de sa santé²⁰⁸ !

– De qui parlez-vous ? demanda le roi qui se redressa dans son lit, tapotant ses oreillers.

– De Mme de Chevreuse, par exemple, mais aussi de Mme de La Valette ou de Mme du Vernet... Toutes des amies de la reine.

Louis XIII fit la grimace. Ses relations avec Anne étaient

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

tenu au secret. Inquiet de son sort, le frère du roi n'avait pas osé protester. L'annonce de cette arrestation avait été un coup de tonnerre à la Cour. On se demandait ce qui pourrait ressortir de la confrontation que le roi et le Cardinal s'apprêtaient à mener avec le prisonnier. Chevreuse avait tenté d'en apprendre davantage par Chalais, mais ce dernier ne détenait aucune information. Lorsque ses gardes l'amènèrent devant le souverain et son ministre, d'Ornano avait perdu de sa superbe. Amaigri, le visage marqué par des nuits sans sommeil, il était prêt à passer aux aveux.

– Quelle est l'étendue de cette conjuration ? interrogea sans ambages Richelieu dès que l'escorte fut sortie.

Le maréchal demeura silencieux.

– Parlez, que diable ! tonna le roi. Ce sera là votre seule chance de sauver votre tête !

D'Ornano se redressa, considéra ses deux interlocuteurs et s'expliqua, d'une voix atone :

– Il s'agissait au début d'empêcher à toute force les épousailles du duc d'Anjou avec Mlle de Montpensier.

– Cela, nous le savons, nota le ministre. Poursuivez.

– Je pensais tout d'abord que Gaston ne voulait pas se marier. Vous connaissez l'affection que je lui porte ; il est, pardonnez-moi cette audace, Majesté, comme un fils pour moi. Je le voyais dans les affres, désespéré à l'idée de devoir prendre épouse et mettre fin à une vie qui lui plaît...

– Une vie de vice et de débauche ! s'emporta le monarque.

D'Ornano parut décontenancé, hésitant entre se taire et poursuivre son récit. Richelieu l'encouragea d'un signe de tête.

– Ensuite, j'ai eu le sentiment que les choses m'échappaient. Tout est devenu compliqué. Je crois que plusieurs personnes se sont ralliées à ce clan chargé de soutenir le jeune prince, mais que personne n'a les mêmes motifs de le faire...

– Vous avez pris en secret des contacts avec l’Angleterre et la Savoie. Pourquoi ? reprit le ministre en regardant le prisonnier droit dans les yeux.

– Le duc d’Anjou réfléchissait à une solution pour échapper à ce mariage, quitte à s’enfuir à l’étranger... Il m’a supplié d’enquêter, afin de savoir quelle Cour serait susceptible de l’accueillir.

Louis XIII se leva d’un bond.

– Et naturellement, Gaston envisage de se réfugier auprès de ceux qui me défient sans cesse ! Mon propre frère !

– Vous m’en voyez désolé, sire, avança doucement le maréchal. Je ne souhaitais vraiment pas en arriver là.

Richelieu saisit l’occasion.

– Vous n’ignorez pas, naturellement, que votre position est très délicate maintenant que nous détenons la preuve de votre collusion avec l’ennemi. Vous cherchiez à vous opposer à la volonté du roi et de la reine mère.

– Je n’ai jamais voulu trahir ! protesta d’Ornano.

– Vous l’avez pourtant fait, lâcha le Cardinal, glacé. Cependant, vos aveux nous montrent votre repentir. Notre sire vous propose donc de quitter ce lieu en homme libre, à condition que vous espionniez les membres du complot. Nous voulons, dans les plus brefs délais, les noms de ceux qui agissent contre les intérêts du royaume. Sa Majesté aura alors la bonté d’oublier l’impardonnable écart dont vous vous êtes rendu coupable.

Le maréchal dévisageait Louis XIII, puis le ministre, n’osant croire à la chance qui était la sienne. Lorsqu’il comprit que Richelieu ne plaisantait pas, il plongea dans une révérence appuyée en direction du monarque.

– Sa Majesté est trop bonne. Je ferai de mon mieux, assurément !

– Vous seriez avisé de ne point manquer à votre parole, monsieur le maréchal, répondit le roi avant de soulever une tenture et de disparaître.



Fontainebleau, 31 mai 1626

– Son Éminence, le cardinal de Richelieu ! annonça l’huissier en ouvrant les portes.

Anne se raidit. Elle savait cette visite inévitable et s’y préparait depuis plusieurs jours, mais la simple vue du prélat lui inspirait un sentiment de répulsion.

– Mes hommages, Majesté, lança le ministre dans un grand mouvement de robe en ne s’inclinant que légèrement, ce qui n’échappa point à la reine.

– Vous vouliez me parler, m’a-t-on rapporté, remarqua cette dernière froidement.

– Il s’agit, madame, de faits très graves touchant à la sûreté de l’État. Je souhaiterais vous en entretenir en privé.

Anne se doutait bien que, pour l’intimider, l’homme rouge la priverait de ses appuis durant leur entrevue. Elle congédia cependant ses dames d’un signe de la main, sans marquer le moindre trouble. Lorsqu’ils furent seuls, le ton de Richelieu devint plus cassant.

– Il paraît que vous vous opposez farouchement au mariage de Monsieur. Est-ce exact ?

– Je ne vois guère, Éminence, en quoi je puis être concernée par cette union.

– Vous n’avez, hélas, toujours pas donné d’héritier au trône,

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

doute revivait-il quelque ébat avec l'un de ses favoris, songea la reine avec dégoût. Elle comprit qu'il n'y mettrait plus jamais les formes et que ce moment, pour désagréable qu'il était jusqu'à présent, allait se muer en punition. Louis la pénétra d'un seul élan, sachant pourtant qu'elle n'était nullement préparée à le recevoir. La jeune femme en ressentit une douleur très vive, mais aurait préféré endurer mille morts plutôt que de lui donner la satisfaction de voir sa souffrance. Il la regardait d'un air glacé et ce fut elle qui, à son tour, ferma les yeux. Après l'avoir besognée un bon moment avec la même violence, il se retira et quitta le lit.

– Je vous souhaite la bonne nuit, madame, lâcha-t-il en enfilant ses pantoufles pour regagner ses appartements. Nous serons hélas tenus d'y revenir jusqu'à ce que vous soyez grosse.

Le silence retomba.

Demeurée seule dans les draps froissés qui gardaient l'odeur de l'époux détesté, Anne songea avec amertume qu'elle allait en effet subir ses assauts de façon répétée. La jalousie de Louis envers son frère ne faisait aucun doute et sa volonté de procréer se trouvait décuplée par le mariage de Monsieur. Comme leur père, le feu roi Henri IV, Gaston aimait les femmes. La duchesse d'Orléans serait sûrement enceinte bien vite et devait avoir des unions charnelles bien différentes de celles du couple royal, qui tournaient au cauchemar.

*
* *
*

Nantes, 19 août 1626

– Mon Dieu, Majesté ! Il faut que je vous narre les détails de cette affreuse journée ! s'écria le duc de Bellegarde en

rejoignant la reine dans les jardins.

Anne sursauta. Assise sur un banc, elle écoutait la lecture que lui dispensait l'une des rares jeunes filles que l'on avait laissées auprès d'elle. D'un geste, elle interrompit sa dame de compagnie pour s'adresser au nouveau venu que l'ire du monarque avait miraculeusement épargné.

– Vous m'alarmez, que s'est-il passé ?

– C'est au sujet de ce malheureux Chalais, madame... Ses compagnons ont cru le sauver en enlevant le bourreau. Ils pensaient ainsi surseoir à l'exécution. Las ! C'était faire fi de l'intransigeance du roi ! Notre pauvre ami s'est vu confié aux mains de deux condamnés qui ont été graciés en échange de cet infâme service...

Le duc, chancelant, s'assit aux côtés de la reine, en dépit du protocole qui eût exigé qu'elle l'y invitât. Mais le poids des ans et l'indicible effroi qui le terrassait tenaient lieu d'excuse. Blême, il s'essuyait le front d'un carré de dentelle et peinait à reprendre sa respiration. La souveraine attendit qu'il recouvre ses esprits.

– Poursuivez, dit-elle doucement.

– On a procuré à ces bandits une épée de Suisse qu'ils étaient de toute évidence incapables de manipuler. Ils ont frappé deux fois sur la nuque de notre ami, sans parvenir à le décapiter !

Les dames eurent un mouvement de recul et poussèrent des cris d'horreur.

– Ils se sont ensuite acharnés sur le comte avec une doloire²²³, sans plus de succès ! Trente-quatre coups n'y ont pas suffi : au vingtième d'entre eux, l'infortuné gémissait encore, pleura Bellegarde.

Anne se tenait droite, les lèvres blanches, comme si le sang

s'était retiré de son visage. Elle ne disait mot, s'obligeant à rester digne de son rang.

– Il a fallu retourner le corps, face contre ciel, pour frapper à la gorge et parvenir ainsi à séparer la tête. Ce ne fut pas une exécution, mais un massacre. Daignez m'excuser, Majesté, de m'être ainsi laissé aller..., gémit le duc en essuyant les larmes qui coulaient encore sur ses joues.

La reine se leva et s'éventa. La chaleur du mois d'août était étouffante et cet épouvantable récit achevait de l'indisposer.

– Je ne vous en tiens pas rigueur. Maintenant, je vous abandonne pour me rendre à la chapelle. Je souhaite prier pour le repos de l'âme de notre pauvre ami et demander à Notre-Seigneur de bien vouloir pardonner au roi ces inutiles atrocités...

Elle s'éloigna, très digne, accompagnée de trois de ses dames. Bellegarde la vit disparaître au détour d'un bosquet.



Saint-Germain, 24 août 1626

Anne se reposait, assise sur un carré de velours, dans le renfoncement de la fenêtre à meneaux dont le vantail était soigneusement tenu fermé, afin de préserver la fraîcheur. L'été redoublait d'intensité, et la fin du jour était un moment de relatif confort. Enfin, lorsque le soleil se cachait, les lourdes toilettes corsetées, agrémentées de chemises et de plusieurs jupes, devenaient supportables.

La reine était pâle et paraissait très lasse.

– L'air est suffoquant, lança-t-elle à l'adresse d'Estefania

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Montagu à la Bastille, Majesté.

– Un tel déploiement pour un prisonnier, son secrétaire et son valet ? s'étonna la reine.

– J'ai compris que l'on craignait une intervention du duc de Lorraine, puisque lord Montagu a été appréhendé sur son fief avec son secrétaire, ce qui est contraire à toutes les lois en vigueur. Le Cardinal a donc préféré s'assurer de cet homme et prendre ses précautions. Il ne veut pas risquer une évasion !

– C'est pour cela que je t'ai mandé. Écoute-moi : il faut absolument parler à Montagu. Je dois avoir la certitude de ne pas être mentionnée sur les papiers saisis sur son homme de confiance lors de son arrestation ! Et obtiens aussi de lui la promesse de ne jamais me nommer au cours de ses interrogatoires ou je serais perdue ! Tu entends ?

La Porte se redressa et leva la main.

– Considérez cela comme acquis, Majesté. Sur mon honneur, il en sera fait comme vous le demandez.

– Maintenant file et sois très prudent, que l'on ne te voie pas !

Le jeune homme enjamba de nouveau la fenêtre et disparut dans la nuit.

Anne se laissa tomber sur un fauteuil. Ses jambes ne la portaient plus²³².

227. Tout cela nous est rapporté par Simone Bertière (*Les Reines de France au temps des Bourbons, op. cit.*, p. 213).

228. Ce qui fut fait. Le pauvre d'Humières n'a jamais pensé que cet ordre s'étendait jusqu'à la reine ! L'épisode est emblématique du climat qui régnait entre les deux époux. On peine à l'imaginer.

229. « Dont trois, paraît-il, survivent encore », affirme Simone Bertière (*Les Reines de France au temps des Bourbons, op. cit.*, p. 217).

230. Le 12 juillet 1627. Le duc s'y installa dix jours plus tard.

231. Voir les annexes A, p. 394.

232. Voir les annexes B, p. 394.

LIX

Château de Fontainebleau, 25 août 1628

Escortée de deux des dames de sa maison, la reine cheminait par le dédale des couloirs du château. À sa grande surprise, le roi l'avait mandée en son cabinet. Anxieuse, elle tentait de se remémorer les derniers échanges qu'elle avait pu avoir avec son époux, pour comprendre ce que lui valait cette convocation. On lui avait certifié que Montagu ne portait strictement rien sur lui de compromettant la concernant et que pas une fois son nom n'avait été prononcé au cours des nombreux interrogatoires auxquels le malheureux avait été soumis. Alors, que penser ? De quoi allait-on encore l'accuser ? Mme de Chevreuse avait-elle été arrêtée ?

La souveraine faisait front, drapée dans sa dignité et son courage. Elle n'offrirait pas l'image d'une femme aux abois, tenaillée par la peur. Une Habsbourg gardait toujours la tête haute.

L'huissier l'annonça, et elle pénétra dans la pièce tendue de jaune et de bleu, où l'on avait seulement entrouvert les volets intérieurs pour laisser filtrer la lumière du jour tout en préservant la fraîcheur. Le soleil incendiait le parc et Louis XIII, peu vaillant, fuyait les grosses chaleurs de l'été. L'année passée avait été éprouvante pour lui durant tout le mois d'août²³³, aussi avait-il choisi cette fois de venir se reposer à Fontainebleau où on lui acheminait, de façon préventive, l'eau des bassins de Courances, qui semblait l'apaiser.

– Vous m'avez mandé, sire mon époux ? lança la reine dès le seuil de la pièce, saluant d'un signe de tête sa belle-mère, qui ne

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Espagnole.

– Tu n'étais pas à la veillée de Noël en son hôtel parisien²⁴⁶ ! Un vrai palais ! Il y a même fait construire deux théâtres et entretient une troupe de comédiens²⁴⁷ ! Il n'est rien dans ce royaume qu'il ne contrôle, rien qui n'échappe à sa vigilance ou à son autorité ! Sais-tu comment on le nomme ?

–...

– Le tyran ! Les gens le haïssent, la noblesse comme le petit peuple ! Alors oui, je le combattrai autant qu'il me sera possible !

– Cependant, vous êtes reine de...

– On me dit que je dois aimer la France ! Mais qu'est-ce que la France ? Un époux qui me déteste, un ministre qui me persécute, une belle-mère qui continue d'être souveraine à ma place ! Ce n'est pas moi qui ne chérit pas la France, c'est la France qui me rejette !

Connaissant l'engouement de sa maîtresse pour le chocolat chaud, Estefania en servit deux tasses avant de s'asseoir devant le feu. Anne choisit un châle parmi les quatre qui lui étaient présentés sur son lit, s'en enveloppa les épaules, puis rejoignit sa confidente.

– Et qu'entendez-vous par « je le combattrai » ? reprit la duègne plus bas.

La reine noya son regard dans les flammes dansantes tout en absorbant une gorgée du breuvage sucré, tenant sa tasse des deux mains pour se réchauffer.

– Je ferai tout ce qui est en mon pouvoir pour l'abattre, reparti-elle calmement.

– Même s'il vous faut agir dans un sens contraire aux intérêts du royaume ? demanda Estefania, inquiète.

Anne se redressa et assena avec détermination :

– Anéantir Richelieu n’est pas trahir. Le pays souffre de sa politique. Nombreux sont ceux qui prient Dieu de les débarrasser de ce monstre ! Je vous l’ai déjà dit : cet homme est le diable !

En silence, la vieille Espagnole se signa.

*
* *
*

*Lyon, 30 septembre*²⁴⁸ 1630

Depuis le 22 septembre, inexorablement, la santé du roi déclinait. Rentré d’Italie après la campagne militaire qu’il avait décidée avec Richelieu, il lui avait fallu s’alliter : la vie semblait le quitter par des diarrhées sanglantes. Brûlant de fièvre, il délirait, et l’on avait plusieurs fois cru à son trépas. Tour à tour fébrile, puis prostré, le souverain alarmait ses médecins et mettait en émoi les cours européennes. Déjà l’on spéculait sur les noms des prochains personnages importants de l’État à l’avènement de Gaston d’Orléans. Marie, qui continuait d’envisager le règne de ses fils comme un moyen pour elle d’exercer le pouvoir, se voyait déjà régente et l’on évoquait à demi-mot un possible remariage de l’ancienne infante avec son beau-frère²⁴⁹.

Affaibli par les nombreuses saignées qu’il avait dû subir, le roi, toujours fiévreux, gisait au fond de sa ruelle, l’abdomen étrangement dur et gonflé. Suant dans ses draps, il avait les cheveux collés, la bouche desséchée et les joues creuses. Lorsque la reine l’aperçut, son teint blafard la frappa à un point tel qu’elle craignit qu’il n’ait déjà passé.

– Le cardinal de Lyon²⁵⁰ vient d’entendre Sa Majesté en confession..., lui souffla-t-on comme elle s’asseyait.

Anne portait son mouchoir près de ses yeux, marquant ainsi son affliction. Quand il comprit que le Cardinal, sa mère et son épouse se tenaient autour de sa couche, Louis XIII rassembla ses dernières forces et déclara d’une voix altérée par la souffrance :

– Je vous demande pardon à tous de tout ce en quoi je puis vous avoir offensés et ne mourrai pas content si je ne sais que vous me pardonnez et vous prie d’en dire de même de ma part à tous mes sujets*...

– Ménagez-vous, Louis, intervint sa mère en posant la main sur le bras de son fils.

– Approchez, madame, murmura le roi à l’intention de son épouse.

La jeune femme se pencha vers lui et l’embrassa en signe d’apaisement. Soudain, un violent spasme le crispa, tandis qu’il laissa échapper un cri de douleur qui glaça son entourage. Une odeur pestilentielle se dégagea dans la pièce. La reine recula, épouvantée, et se protégea le nez de son mouchoir.

Le médecin se fraya un passage, puis ôta les couvertures qui recouvraient le corps amaigri du souverain. À la stupeur générale, les draps étaient souillés de sang et de sanie.

– Majesté ! Regardez, votre ventre se tient plat à présent ! Les humeurs sont évacuées ! Que l’on vienne changer les linges ! Un lit propre pour le roi ! héla le praticien.

Épuisé, Louis XIII demeurait silencieux, les yeux clos, mais ses traits semblaient apaisés. L’homme de l’art baigna son front d’eau citronnée, ce qui parut le rafraîchir et le calmer.

Le Cardinal était livide.

Sa vie dépendait de celle du monarque. Il était suffisamment intelligent pour deviner qu’à la seconde où Louis XIII rendrait

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

– Ma mère, vous me semblez fort en courroux et je gage qu’il vous faille recouvrer votre calme pour peut-être vous déjuger quant à cette situation. Aussi, je vous propose d’être à vos côtés demain, lorsque le Cardinal viendra prendre congé de vous et de ses fonctions.

– Il s’agit bien de cela ! Je ne compte me dédire sur cet arrêt que j’aurais dû tenir voilà longtemps ! Je ne veux plus m’adresser à cet homme, mais n’avoir affaire qu’à vous qui réglez ! Accepterez-vous que l’on gouverne à votre place, que l’on se prenne pour vous ? J’ai trop de respect pour le trône que vous occupez, pour le sang de la dynastie prestigieuse qui coule en vos veines. Mon fils, votre naissance vous a fait roi. Ce ministre n’est qu’un domestique. Vous êtes le maître, et vous décidez. Je n’obéis qu’à vous et n’en varierai point.

Louis XIII parut troublé et, comme chaque fois que le doute s’emparait de lui, se mit à bégayer.

Marie, connaissant mieux que quiconque les faiblesses de son aîné, sentit son désarroi. Lorsqu’elle s’approcha de lui pour le serrer dans ses bras et qu’il sembla s’en émouvoir, elle sut qu’elle venait d’emporter là une victoire.

*
* *
*

*Paris, palais du Luxembourg, matinée
du 11 novembre 1630*

Louis XIII et sa mère étaient enfermés depuis une demi-heure dans le salon particulier de Marie quand le Cardinal, conscient que se jouait son avenir, se présenta. C’était mal connaître la rancune et la ténacité de la Médicis : celle-ci lui

avait fait interdire l'accès de son séjour, et ce ne fut pas sans quelque fureur que Richelieu s'entendit notifier sa disgrâce par l'huissier de la chambre. Rapidement, le ministre gagna la galerie et constata, désappointé, que la maîtresse des lieux avait pris soin d'en garder l'entrée.

L'homme rouge s'apprêtait à battre en retraite, lorsqu'il se souvint d'un escalier en colimaçon qui partait du rez-de-chaussée pour aboutir à la chapelle du premier étage, laquelle appartenait aux appartements privés de la reine mère. Il gravit les marches d'un pas rapide et rencontra fort à propos Claire Brisset, la femme de chambre de Marie.

– Zoccoli²⁵⁹, c'est vous ! Le destin me sourit, s'enthousiasma-t-il.

– Éminence, qu'est-ce que...

– Il faut absolument que vous m'ouvriez cette porte, c'est une question de vie ou de mort. Vous serez récompensée !

La domestique le considéra avec stupéfaction, mais, habituée à le voir dans les lieux, obtempéra sans se poser de questions, sortit les clés de la poche de son tablier et déverrouilla la serrure avant de s'effacer pour le laisser entrer.

– Je suis sûr que Vos Majestés parlaient de moi ! lança-t-il sur le seuil de la chambre en s'inclinant respectueusement.

– Co... Comment osez-vous forcer l'accès de mon palais ? rugit Marie.

– Je ne suis là que pour me justifier, implora Richelieu.

La reine mère, rouge de colère, continuait de crier.

– Je ne veux rien entendre d'un traître ! Je vous hais, comprenez-vous ? Je vous hais !

– Madame, calmez-vous..., commença le roi, éperdu devant cet emportement.

– Que je me calme ? Quand cet individu se croit tellement

intouchable qu'il ose contrevenir aux ordres dispensés par une personne royale ? Cet homme est un usurpateur qui travaille plus à sa gloire qu'à la vôtre et s'enrichit effrontément. Ce félon ose proposer à ma belle-fille de concevoir un dauphin à votre place avec la complicité de l'ambassadeur d'Espagne, de mettre ainsi un bâtard sur le trône de Saint Louis, et vous me demandez de garder mon calme ?

Dans un geste désespéré, Richelieu tomba à genoux devant son ancienne bienfaitrice, le visage baigné de larmes²⁶⁰.

– Madame, je vous présente ma démission, puisque avec douleur je constate vos sentiments à mon endroit. Vos propos me crucifient, car jamais je...

– Je la refuse, ce serait trop d'honneurs que de vous laisser partir la tête haute ! Que voilà des talents de comédien ! Mais je ne suis pas dupe de vos pleurs, monsieur le cardinal ! Mon fils, je veux que vous chassiez cet homme de ma maison et de votre Conseil, je n'y paraîtrai plus tant que ce traître y siègera !

Le souverain, blême et tremblant, considéra sa mère, énorme dans ses atours qui la grossissaient encore, échevelée et transpirante. Elle lui parut impressionnante et misérable, immonde Gorgone déversant son fiel et crachant son venin.

Tout lui revint alors en mémoire : les châtements corporels de son enfance, ces jours où on l'avait fouetté parce qu'il devait apprendre le métier de roi, ces nuits dans les larmes où il aurait tant aimé que sa mère vienne le prendre dans ses bras après l'assassinat de son père, mais en vain. Il avait pleuré seul et en cachette son « cher papa » trop vite disparu, tandis que Marie lui interdisait de regretter un souverain que Dieu avait châtié pour les désordres et l'indignité de sa vie privée.

Louis redoutait les colères maternelles.

Pour la première fois de sa vie, cette évidence s'imposa à lui.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Espagne et entreprendre les démarches auprès de Rome, afin de la démarier. Le cœur battant, elle se précipita sur un déshabillé qu'elle enfila par-dessus sa fine chemise avant d'en nouer prestement la ceinture autour de sa taille. Estefania, ensommeillée, arriva, elle aussi drapée dans un peignoir.

La chambrière, qui dormait sur un matelas dans l'antichambre, avait été réveillée aux premiers coups donnés à la porte et avait ouvert l'huis pour laisser entrer le nouveau garde des Sceaux, qui apparut devant la reine. Celle-ci, blême mais très digne, attendait courageusement la sentence.

– Majesté, le roi vous mande auprès de lui.

– Mon époux est-il souffrant, M. de Châteauneuf ? s'étonna la souveraine.

– Non point, madame, cependant il se voit obligé, pour certaines raisons regardant le bien de son État*, de quitter Compiègne et souhaite que vous le rejoigniez au couvent des Capucins, non loin d'ici.

– Et qu'advient-il de la reine mère ? s'enquit Anne, devinant un piège.

Le messenger parut embarrassé et répondit plus bas :

– Sa Majesté demeure à la garde du maréchal d'Effiat.

La jeune femme accusa le coup sans bouger. Elle sentit le sang se retirer de son visage. La nouvelle était rude ; cependant, ce n'était pas le pire qu'elle avait pu craindre.

– Puis-je lui parler ?

– Le roi n'a pas souhaité prendre congé de la reine mère, madame.

– Pouvez-vous me faire la grâce de lui demander de m'appeler auprès d'elle ? Ainsi, je ne contreviendrai pas aux ordres de mon époux, puisque je ne me rendrai pas en ses appartements à mon initiative.

– Bien, Majesté, dit Châteauneuf en saluant.

Anne attendit que l'on vienne la chercher. Elle trouva Marie prostrée au fond de sa ruelle, tremblant de la tête aux pieds comme si l'on avait tenté de l'arracher de force à sa couche.

– Le roi a quitté les lieux et me laisse ici, n'est-ce pas ?

La reine fit oui de la tête.

– Et où compte-t-il m'envoyer ?

– Je l'ignore. On me cèle bien des choses. J'ai ordre de le rejoindre et n'en sais pas davantage...

– Ah, ma fille, je suis morte* ! Cet odieux Cardinal m'aura tout pris, alors..., gémit la Médicis.

– Vous faites partie de la famille royale. Louis ne peut vous évincer de la sorte !

– C'est pourtant ce à quoi il s'emploie, ma bru.

– Il faut recevoir avec soumission ce que le ciel vous ordonne*²⁶⁹, ma mère. Priez pour que le roi revienne à la raison, que sa piété filiale le guide vers vous..., murmura Anne.

Marie se remit à pleurer.

Elle sanglotait encore lorsque sa belle-fille quitta la pièce pour ne pas surseoir aux ordres de son époux.

Elles ne devaient jamais se revoir.

*
* *
*

Le carrosse roulait depuis deux heures déjà. Le roi et la reine gardaient tous deux silence. Qu'auraient-ils pu se dire au demeurant ? Le climat était lourd et l'animosité palpable. Soudain, Louis tourna la tête et considéra sa femme, comme si une idée lui était venue :

– Je vous informe que Mme de La Flotte remplacera Mme de Fargis dans votre maison.

– Puisque vous le voulez, répondit Anne avec lassitude. Mme de La Flotte n'est-elle point la grand-mère de Mlle de Hautefort ?

– Si fait. Marie de Hautefort était à ma mère. Elle ne peut demeurer, à quinze ans, seule à la Cour. Elle devient donc votre fille d'honneur et sera sous l'égide de son aïeule.

La souveraine regarda intensément son époux.

Ainsi, c'était vrai : Louis était amoureux de la jeune Marie ! La reine n'avait pas voulu prêter foi aux rumeurs des courtisans, mais les choses se précisaient. Dans le chaos de ce départ précipité, alors que sa famille éclatait, que sa mère était assignée à résidence et allait de toute évidence comploter avec son frère pour lui prendre le trône, Louis XIII ne songeait qu'au devenir d'une obscure fille d'honneur ! La morsure de la jalousie lui brûla le cœur. Après Mme de Luynes, Marie de Hautefort était la deuxième femme dont le roi s'entichait malgré ses favoris.

Dès qu'ils arrivèrent au Louvre, elle eut confirmation de ses soupçons lorsqu'elle vit, dans la soirée, le monarque s'isoler avec sa belle dans ses propres appartements.

Aucune humiliation ne lui serait épargnée.

*
* *

Compiègne, 18 juillet 1631

Le visage dissimulé derrière des voiles, la reine mère quitta le château en se faisant passer pour une servante allant se marier dans le plus grand secret. Elle respira à pleins poumons l'air de la nuit et savoura sa liberté retrouvée. Depuis juin, le roi avait adouci sa captivité, réduisant le nombre de ses geôliers,

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Paris, palais du Louvre, été 1635

Le nonce Mazarini, que l'on appelait « Mazarin » en France, vivait depuis peu à Paris comme agent diplomatique du Saint-Siège, accrédité comme ambassadeur de ce dernier auprès des États. Entre cet Italien enjoué et raffiné et l'Espagnole délicate et esseulée qu'était la reine, les affinités étaient nombreuses.

– J'espère que ces gants parfumés auront l'heur de vous plaire, Majesté, dit le prélat. Je les ai commandés spécialement pour vous, le modèle est unique.

– Ils sont magnifiques, s'enthousiasma Anne en les enfilant sur ses belles mains fines, et tellement doux au toucher !

– J'aime à croire que ce présent saura adoucir vos maux, car je vous ai trouvée bien en peine lors de ma précédente visite.

– Depuis ce soir de mai²⁸³ où le roi est venu m'annoncer qu'il déclarait la guerre à l'Espagne, je suis dans l'affliction. Comment sourire quand mon époux combat mes deux frères, l'un en Espagne, l'autre aux Pays-Bas, et quand je vois dans ses yeux chaque jour un peu plus d'hostilité à mon égard ?

– Je me déssole comme vous de ce conflit entre catholiques, que je n'ai point su empêcher et qui affaiblit la chrétienté. La situation est on ne peut plus délicate pour vous comme pour le roi, avança Mazarin, prouvant son sens de la diplomatie²⁸⁴. Toutefois, vous êtes reine de France, et votre devoir vous commande d'embrasser la cause de votre nouveau pays...

– Mais la France a attaqué l'Espagne ! Je n'ai pas voulu cela. Je ne puis renoncer à correspondre avec ma famille, et on me le reproche ! Louis, qui me croit inapte à enfanter, s'est

irréremédiablement éloigné de moi.

– Je comprends votre désarroi, Majesté, mais n’abdiquez pas !

La reine soupira. Son regard se perdit sur les frondaisons du parc, que l’on apercevait par les croisées ouvertes.

– Je vous confesse que j’y songe parfois, répondit-elle d’une voix étranglée par l’émotion. Trouver refuge aux Pays-Bas auprès des miens, abandonner la couronne et l’espoir d’être mère un jour...

– Oubliez, madame, je vous en conjure, ces noirs desseins ! Vous êtes souveraine et jeune encore. Ne vous détournez pas de vos devoirs conjugaux, ils sont la clé de la réussite. Si vous parvenez à donner un enfant au trône, le roi vous en saura gré et votre cœur deviendra français !

– Vos visites me font tellement de bien, monseigneur... Je suis si seule à présent ! Hormis mon fidèle La Porte, Mlle de Hautefort, mon grand aumônier, l’évêque de Beauvais et M. de Guitaut, le capitaine de mes gardes, tous les gens que je côtoie ne sont là que pour m’espionner. Mlle de Chémernaut, une de mes dames de compagnie, est une créature du Cardinal...

– Ne blâmez pas Son Éminence, conseilla Mazarin d’une voix douce. Il ne souhaite, au fond, que vous protéger de vous-même.

Anne eut un mouvement de recul qui n’échappa point à l’ambassadeur.

– Croyez-moi : songez-y, insista-t-il en se levant pour prendre congé.

*
* *
*

Versailles, automne 1635

Attablés tous deux devant un plat de gibier lardé dont le fumet embaumait la pièce, le roi et son ministre récapitulaient la situation.

– Que la reine écrive à sa famille, je ne puis l’en empêcher, malgré ce qui nous oppose à l’Espagne..., constata le souverain.

– En effet, sire, cela serait par trop cruel pour votre épouse. Vous savez combien elle était attachée à son père qui, m’a-t-elle avoué, lui avait recommandé de ne jamais consentir à ne plus lui donner de nouvelles, et ce, quel que soit le contexte politique de nos pays respectifs.

– J’en conviens, Éminence, mais enfin, ma femme ne s’en tient pas là ! Ce satané Mirabel que nous avons expulsé avant d’entrer en guerre et qui est maintenant en poste à Bruxelles n’est pas de sa parentèle !

– Certes ! Et que dire du duc de Lorraine, de Holland ou de Montagu, toujours ennemis de la France..., déplora Richelieu.

– L’ennui, aussi, est qu’elle continue de correspondre avec ma mère... Nous ne pouvons risquer qu’elle ne quitte la Cour pour la rejoindre. Ce serait un scandale sans précédent dans toute l’Europe, et j’apparaîtrais comme un tourmenteur !

– C’est pourquoi je crois inutile de prévenir votre épouse que vous êtes au fait de ses agissements. Nous devons détenir des preuves irréfutables avant d’agir. Il nous faut impérativement intercepter des lettres. Gardons un œil sur tout cela et tâchons de ne point envenimer les choses pour l’instant. La reine ne siège pas au Conseil, elle ne sait rien des décisions stratégiques qui y sont prises. Elle ne peut donc nuire aux intérêts de votre royaume, sire.

Le roi semblait accablé.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

l'interroger une fois de plus²⁹⁷.

– Madame, je vous conjure de tout me dire ! Si vous ne me fournissez point quelques éclaircissements, votre dévoué La Porte les donnera pour vous sous la question ! la menaça-t-il.

Anne en perdit le sommeil.

Dans le même temps, le portemanteau de la reine tenait bon dans les geôles de la Bastille, se refusant absolument à révéler quoi que ce fût, arguant du fait qu'il ne savait rien. On tenta de le confronter à la mère de Saint-Étienne et aux religieuses du Val-de-Grâce, il ne céda pas.

La controverse s'étira sur plusieurs jours encore, durant lesquels La jeune femme endura mille morts, croyant que ses fidèles compagnons allaient être livrés aux tourmenteurs pour l'avoir servie. Ce fut Mlle de Hautefort qui dénoua cette inextricable situation en se rendant, déguisée, à la Bastille avec une amie pour visiter le chevalier de Jars, toujours détenu après avoir été sauvé *in extremis* de l'échafaud. Ce dernier consentit, non sans rechigner, à remettre un mot au prisonnier, l'informant des aveux précis de la reine. Il était temps ! Déjà, Richelieu avait remis La Porte aux mains de Laffemas, que les Parisiens appelaient « le bourreau du Cardinal », ou « le grand gibecier de France »...

Le serviteur révéla ce qu'il savait – mot pour mot ce qu'Anne avait dit– , arguant du fait qu'il n'était au courant de rien d'autre.

Il devait passer sept mois supplémentaire à la Bastille... tandis que Mme de Chevreuse s'enfuyait, une nouvelle fois, à l'étranger.

289. Il est communément admis que la première du *Cid* a eu lieu

le 7 janvier 1637.

290. Ce qui sera effectif dès le mois de mars.

291. Auteur dramatique espagnol.

292. Fondée en 1635 par le ministre, elle sera officialisée l'année suivante par le roi.

293. Elle fut exaucée : la pièce fut représentée trois fois à la Cour.

294. Voir les annexes A, p. 399.

295. Tout cela est cité et relaté par Claude Dulong (*Anne d'Autriche, op. cit.*, p. 163).

296. Voir les annexes B, p. 400.

297. Le 23 août.

LXVIII

Paris, palais du Louvre, décembre 1637

Paris tremblait sous un violent orage. Des éclairs incendiaient le ciel et une pluie diluvienne balayait les rues en rafales, fouettant les carreaux et ruisselant le long des toits. La Seine, agitée, charriait de l'écume et les nuages noirs plongeaient la capitale dans l'obscurité.

Le roi, arrivant de Versailles pour se rendre à Saint-Maur, s'était détourné sur Paris afin de revoir la jeune Louise de La Fayette, son dernier amour, qui avait préféré s'enfermer au couvent plutôt que de damner son âme dans une relation coupable. Attristé par cette frustrante visite durant laquelle il n'était point parvenu à détourner la jeune fille de ses desseins religieux, il était à présent désireux de rentrer au plus vite. Cela faisait vingt longues minutes déjà que son carrosse était immobilisé dans la cour du couvent des Filles de Sainte-Marie, le souverain s'impatiait. Sous un pareil déluge, les chemins seraient impraticables, les lanternes seraient soufflées par le vent et la nuit, qui tombait promptement en cette saison, ne permettait nullement d'envisager un tel voyage.

– Pensez-vous que l'on puisse se mettre en route ? demanda-t-il à Guitaut, capitaine au régiment de ses gardes.

– En l'état actuel des choses, il n'y faut pas songer, sire. Rejoindre le Louvre serait plus sage.

– Il ne saurait en être question : je n'y ai point de chambre tendue ni d'officiers pour m'accommoder un souper ! C'est à Saint-Maur que l'on m'attend !

Guitaut parut embarrassé.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Annexes

Chapitre I

La première partie de ce mémorandum était plutôt d'ordre personnel.

[Philippe III] enjoint [à sa fille] de s'acquitter de ses devoirs religieux, d'honorer Dieu et de donner l'exemple à ses sujets ; de ne pas oublier ce qu'elle a appris au sein de sa famille et surtout de garder présente à l'esprit la piété de sa mère, afin de prendre modèle sur elle. Il enchaîne ensuite sur des conseils d'ordre purement politique. En premier lieu, il presse Anne de s'opposer énergiquement à l'hérésie et d'amener Louis au même point de vue, mais en usant d'une grande prudence, car, prévient-il, Dieu a permis que l'hérésie existe en France, et la jeune fille doit s'attendre à rencontrer bien des obstacles sur son chemin.

Philippe poursuit en rappelant à Anne l'une des raisons de son mariage : s'assurer qu'aucune guerre n'oppose plus les puissances catholiques d'Europe, sauf cas de force majeure. À cette fin, Anne doit rester proche de ses frères en Espagne, de sa tante, gouvernante des Pays-Bas, de l'empereur et de l'impératrice, comme de ses oncles et tantes maternels en Autriche. En agissant ainsi, elle rendra même service à son mari, puisque selon Philippe, l'amitié, en particulier avec les Pays-Bas espagnols, devrait représenter un avantage important pour le roi de France. Enfin, le roi enjoint à sa fille de faire son possible pour empêcher les Français de favoriser les rébellions

susceptibles de s'élever contre l'Espagne.

Rien ne nous indique qu'Élisabeth ait reçu des instructions de ce genre en quittant la France, ni que Philippe III lui eût permis de jouer quelque rôle politique que ce soit. Incontestablement, en confiant cette mission à Anne, Philippe avait sous-estimé son gendre³¹¹.

Cette tentative fut reproduite par Marie- Thérèse d'Autriche lorsqu'elle envoya en France sa fille, l'archiduchesse Marie-Antoinette, épouser le dauphin, futur Louis XVI. Penser que Louis XIII, comme plus tard Louis XVI, pouvait être manipulé de la sorte relève de l'erreur grossière. Cependant, l'état d'infantilisme dans lequel Marie de Médicis maintenait son fils pour régner à sa place peut justifier la méprise de Philippe III. On n'avait guère d'informations sur la personnalité du jeune Louis XIII, puisqu'il fuyait la foule, peu sûr de lui. Son bégaiement, qui s'explique très bien par des causes psychologiques profondes (traumatisme de l'assassinat de son père, Henri IV, éducation très dure et sans chaleur de sa mère), ne contribuait pas non plus à lui donner de l'assurance et a pu le faire passer, à tort, pour un benêt.

Chapitre II

Claude Dulong nous fournit des précisions sur cette nuit de noces :

Quelques historiens ont supposé que Marie de Médicis avait seulement demandé au jeune, au trop jeune couple, de se prêter à un simulacre. Tout s'inscrit en faux contre cette hypothèse : les aveux que fera plus tard Louis XIII lui-même et la constatation d'Héroard,

témoin scrupuleux et digne de foi. Il y a bien eu une tentative. Ce qui est vrai, c'est que la reine mère a voulu faire croire que cette tentative avait abouti. Politique, là encore. La non-consommation était une cause d'annulation. Or, il fallait que ce mariage fût inattaquable, parce qu'il avait été attaqué. L'alliance espagnole ne plaisait pas à tout le monde³¹².

Ruth Kleinman nous précise qu'en Espagne, où cette alliance n'était pas remise en cause, aucune opposition interne ne contraignait Philippe III à hâter la consommation du mariage entre Élisabeth, sœur de Louis XIII (que l'on nommait désormais Isabel) et le prince des Asturies. Leur nuit de noces n'eut ainsi lieu qu'en 1621, soit six années après les épousailles³¹³ !

L'obligation d'une union charnelle faite à Louis XIII dès après la cérémonie nuptiale eut certainement des répercussions très graves sur la vie conjugale ultérieure du couple royal. Car le jeune homme conçut une sorte de dégoût, doublé de la terreur d'échouer de nouveau. Cela sera attesté plus tard par le père Arnoux, son confesseur, à qui le roi avait confié que sa nuit de noces lui avait laissé d'« insurmontables répugnances », selon l'expression de Claude Dulong.

Chapitre III

A. Concernant ces festivités, on sait de source sûre qu'Anne répondit favorablement à l'invitation de Paris, le 23 juin 1618, où elle honora la ville de sa présence, sans le roi qui s'était excusé. En revanche, pour 1616, Ruth Kleinman écrit :

En juin [...], peu après l'arrivée d'Anne au Louvre, Louis avait autorisé les membres du bureau de la ville à inviter sa femme à la célébration traditionnelle de la veillée de la Saint-Jean. Elle les avait

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

pas les points forts d'un Louis XIII complexé, qui continue, de persécuter son épouse en renvoyant ses deux meilleures amies dès l'automne. Très souvent, le roi apparaît comme un être extrêmement rancunier. Il est évident que le différend entre la duchesse de Chevreuse et Mme de Montmorency relève de cela. Louis poursuit Chevreuse de sa vindicte, sans doute parce qu'il en a été épris (mais la belle n'a jamais été séduite !) et parce qu'elle fut l'épouse de Luynes, tombé en disgrâce avant de mourir. Il est vrai que ce dernier était devenu le nouveau Concini et n'avait pas compris que le souverain avait grandi, mûri et changé. Il était même arrivé au connétable de recevoir les ambassadeurs avant lui, ce que Louis XIII n'avait pas, à juste titre, accepté. Le roi s'acharne également sur Mme de Montmorency pour les hommages que son époux a pu rendre à la reine. Ce dernier mourra décapité bien des années plus tard, en 1632. Claude Dulong écrit :

Cette rigueur fut d'abord celle de Richelieu qui voulait briser les féodaux ; mais le ressentiment personnel de Louis XIII contre l'ancien soupirant de sa femme joua son rôle. Le roi n'oubliait rien³²⁵.

Mesquin.

Chapitre XLII

Il ne s'agit pas ici de fabriquer du romanesque à peu de frais. L'histoire elle-même l'est assez comme cela. Cette rencontre a bien été préméditée par lord Holland et Mme de Chevreuse, ainsi que nous l'avons raconté. Chacun s'est employé à faire naître des sentiments, Holland chez Buckingham et Chevreuse chez la reine. Les futurs amants étaient donc amoureux l'un de

l'autre avant de s'être vus, cela est rapporté par plusieurs sources.

Chapitre XLIV

Claude Dulong rappelle les répercussions immenses de ce livre, qui se prolongeront très longtemps, puisque Louis XIV, alors adolescent, s'en fera faire lecture par sa première favorite, la nièce du cardinal Mazarin, Marie Mancini. Mais n'anticipons pas et analysons l'influence que cette œuvre a pu avoir sur les rêveries d'Anne qui s'est éprise de Buckingham bien avant de l'avoir rencontré :

[Tous les romans qui ont été écrits à la suite de *l'Astrée*] illustraient la même idée-force : il n'y a de grande vie qu'inspirée par l'amour, précise l'historienne. C'est par une vertu sans tache que les femmes méritent les hommes ; c'est par un dévouement sans limites que les hommes méritent les femmes [...]. Las du matérialisme, des brutalités et des grossièretés qu'avaient suscitées trente années de guerre civile, le public s'enchantait de ces conventions [...]. Les femmes surtout, que les lois soumettaient à la tyrannie de leur père ou de leur mari, que la société réduisait à n'être que des ménagères et des reproductrices, ne se lassaient pas de ces pays imaginaires où, par la grâce de la fiction, elles se voyaient reines et inspiratrices³²⁶.

Cela est très important, et on le constatera encore par la suite, car Anne entre dans cette catégorie de femmes déçues, qui se sentent prisonnières et opprimées. Buckingham a tout d'un chevalier héros, il est celui qui la considère capable d'infléchir la politique pour plaider en faveur du mariage anglais, celui qui soupire et l'admire, celui qu'elle va se plaire à idéaliser, à idolâtrer, tout en étant « d'une vertu sans tache » ! C'est malheureusement là que l'hiatus interviendra avec le duc qui,

pour la traiter en reine, désire en elle la femme !

Chapitre XLV

Buckingham se présenta ainsi chez la reine :

[Elle] lui parut encore plus aimable que son imagination ne lui avait pu représenter, et il parut à la reine l'homme du monde le plus digne de l'aimer. Ils employèrent la première audience de cérémonie à parler d'affaires qui les touchaient plus vivement que celles des deux couronnes et ils ne furent plus occupés que des intérêts de leur passion, nous dit La Rochefoucauld.

L'historienne Claude Dulong le résume comme suit :

Ce qu'on avait voulu simple liaison de galanterie et de politique devi[nt], dès que les deux héros [furent] en présence, un coup de foudre : *love at first sight*³²⁷ – l'amour au premier regard.

Chapitre XLVI

Simone Bertière souligne qu'il fut assez perfide de la part de Marie de Médicis d'autoriser et d'encourager une rencontre entre le duc de Buckingham et la reine. On s'étonne effectivement qu'elle ait pu conseiller à sa belle-fille de recevoir le duc le soir, tard, en son privé de surcroît, après le premier scandale ! Il semble qu'elle ait été finalement assez satisfaite de jeter Anne dans la gueule du loup... et de la pousser là où elle devait tomber, ce qui est corroboré par son attitude ultérieure. La scène s'est passée exactement comme nous l'avons décrite. Buckingham a bien versé des larmes, pris la main de la reine et embrassé ses draps, devant le regard médusé des dames de sa

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

L'historienne affirme que la proposition n'est pas aussi extravagante qu'il y paraît. Richelieu était sous le charme de la souveraine qui, nous l'avons dit, était fort belle. Or, il savait que jamais celle-ci ne lui céderait par amour. Qu'il ait pu montrer à la reine que ses intérêts et ceux de l'État passaient par sa couche semble vraisemblable. Cela explique aussi le comportement du Cardinal envers Anne, qui la persécutait, puisqu'il ne pouvait la soumettre à ses désirs. Dans l'affaire Buckingham, il est certain que Richelieu aura davantage eut l'attitude d'un amant bafoué que d'un ministre serein. La jeune femme fut très discrète, plus tard, sur ses succès masculins auprès de Mme de Motteville qui vécut auprès d'elle avant d'être sa biographe. Pourtant, elle lui confia que le prélat lui avait tenu un discours « galant » et « passionné ». Mais elle n'avait osé l'éconduire de façon trop brutale, sachant que sa vie pouvait devenir un enfer bien plus rude qu'elle ne l'était déjà. Aussi, malgré le « mépris » et la « colère » qu'elle avait ressentis, nous dit Mme de Motteville, elle ne voulut pas « rebuter » Richelieu. C'est ainsi aussi que Tallemant explique le silence de la reine vis-à-vis du Cardinal comme du roi. Inutile pour elle de se plaindre à son époux : il n'avait aucune confiance en elle et ne l'aurait jamais crue ! Entre son ministre et sa femme, le choix était fait depuis longtemps, Anne n'avait aucune chance.

Ajoutons aussi, de façon plus pragmatique, que faire un enfant à la reine était également pour Richelieu un moyen de demeurer au pouvoir et surtout d'éviter la Bastille en cas de mort du roi.

Chapitre LXI

Ces trois journées, que l'on a appelées « journée des

Dupes », ont été particulièrement rudes pour les nerfs déjà sensibles du Cardinal. On sait qu'il était, tout comme le roi, de complexion fragile, et ce bras de fer qui s'était engagé a été, il l'écrit dans ses *Mémoires*, éprouvant. Tout cela était dû au tempérament faible et indécis du souverain qui rassurait les uns et consolait les autres, ne parvenant jamais à trancher ou à faire montre d'autorité et disant oui à tout le monde. Ce genre de personnalité était dommageable à la bonne marche de l'État, car à vouloir contenter chacun, on ne satisfaisait personne. À ce stade, Richelieu comprit, sans doute avant le roi lui-même, que l'heure était grave. Il sentait la lassitude de Louis XIII, comprenait que les deux reines s'étaient liguées contre lui et que la rupture avec Marie de Médicis était consommée. Cette lettre est moins une preuve d'allégeance au monarque, qui lui avait demandé de se réconcilier avec sa mère, qu'un texte destiné à calmer la haine de Marie.

Chapitre LX IV

A. La duchesse de Chevreuse fut assignée à résidence à Dampierre. Par deux fois pourtant, elle parvint à déjouer la surveillance des gardes et à rejoindre la reine au Val-de-Grâce sous un déguisement. On l'expédia alors en Touraine, sur ses terres.

B. L'épisode de la lettre cachée dans le décolleté de Marie de Hautefort est authentique. Il témoigne du blocage du roi envers le beau sexe et de son rapport à la sexualité. « Il se fai[sai]t tant de scrupules de l'acte de chair, même dans le mariage, écrit Claude Dulong, qu'il n'[aurait] certes pas [été] commettre un adultère³³⁹ ! » C'est là tout le paradoxe de Louis

XIII, car il a bien entretenu, par contre, des relations homosexuelles. Ce qui montre que, s'il pouvait être bisexuel, il n'assumait pas les relations charnelles avec une femme, y compris lorsqu'il en était amoureux !

Chapitre LXVII

A. Simone Bertière se démarque ici de Claude Dulong, laquelle rapporte cette séquence (hautement romanesque !) comme vraie. Dans ses *Mémoires*, Richelieu avança qu'il fut le seul à traiter avec la reine pour cette affaire, mais l'on sait aussi qu'il s'attribua le beau rôle dans sa narration. Cette scène eut-elle lieu ? Difficile de le dire ; cependant, Louis XIII était tellement déterminé (on le voit avec la fouille du Val-de-Grâce, très révélatrice de la rancœur qui l'habitait) que l'on peut imaginer qu'il ait donné plus ou moins carte blanche au chancelier. Il ne traitait jamais en direct avec son épouse et lui envoyait toujours le Cardinal. Séguier n'ayant rien trouvé au Val-de-Grâce a très bien pu se rendre directement chez la reine. C'est en tout cas ce que rapporte Mme de Motteville, l'amie et biographe de la souveraine, dans ses *Mémoires pour servir à l'histoire d'Anne d'Autriche*, d'après ce qu'Anne lui aurait elle-même narré, des années plus tard.

B. La lettre dans laquelle la reine dément avoir été approchée de façon galante par le Cardinal est également un point de divergence entre les deux historiennes. Pour Claude Dulong, son existence ne fait aucun doute, même si le document, hélas, n'a pas été retrouvé. C'est Mme de Motteville qui mentionne ce qu'Anne lui aurait rapporté. D'après Dulong, les avances du Cardinal sont plausibles. Richelieu avait atteint une puissance sans équivalent dans l'histoire. Qu'il ait pu se

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Chapitre LVIII

Villeroy, juillet 1627

Paris, palais du Luxembourg, août 1627

Paris, palais du Louvre, novembre 1627

Chapitre LIX

Château de Fontainebleau, 25 août 1628

Saint-Germain, automne 1628

Paris, palais du Louvre, automne 1628

Chapitre LX

Grenoble, hiver 1630

Lyon, 30 septembre 1630

Paris, palais du Louvre, octobre 1630

Chapitre LXI

*Paris, palais du Luxembourg,
dimanche 10 novembre 1630*

*Paris, palais du Luxembourg,
matinée du 11 novembre 1630*

Versailles, nuit du 11 au 12 novembre 1630

Paris, palais du Luxembourg, 12 novembre 1630

Chapitre LXII

Château de Saint-Germain, janvier 1631

Palais du Luxembourg, 29 janvier 1631

Compiègne, février 1631

Compiègne, nuit du 22 au 23 février 1631

Compiègne, 18 juillet 1631

Chapitre LXIII

Paris, palais du Louvre, janvier 1632

Toulouse, 1^{er} novembre 1632

Versailles, décembre 1632

Chapitre LXIV

Abbaye du Val-de-Grâce, mars 1633

Bar-le-Duc, automne 1633

Chapitre LXV

Paris, palais du Louvre, été 1635

Versailles, automne 1635

Chapitre LXVI

Paris, abords des Tuileries, automne 1636

Chapitre LXVII

Paris, palais du Louvre, janvier 1637

Paris, 12 août 1637

Paris, 13 août 1637

Chapitre LXVIII

Paris, palais du Louvre, décembre 1637

Chapitre LXIX

Saint-Germain, avril 1638

*Château Neuf de Saint-Germain,
nuit du 4 au 5 septembre 1638*

Château de Saint-Germain, décembre 1638

Épilogue

Annexes

Bibliographie

Remerciements

Achevé d'imprimer par XXXXXX,
en XXXXX 2015
N° d'imprimeur :

Dépôt légal : XXXXXXXX 2015
Imprimé en France